

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz
Band: 15 (1911)

Artikel: Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois
Autor: Rossat, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111327>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

Le Jura bernois catholique possède des récits particuliers, appelés *fōl* (*fôles*),¹⁾ qui sont l'équivalent des contes fantastiques dont on a bercé notre enfance, histoires merveilleuses uniquement destinées, dans l'esprit du narrateur, à égayer son auditoire. Bien différentes en cela de la *fable* ou *apologue* qui se propose avant tout de moraliser, les *fôles* n'ont aucune portée morale, et ce serait une erreur, à mon avis, que de vouloir y chercher la moindre intention didactique. J'ai eu bien des fois l'occasion de le constater: le conteur des fôles n'a d'autre but que de divertir son public; ce sont des histoires pour amuser.

Il ne faut pas confondre la fôle avec les *légendes religieuses* ou *sacrées*, dont par exemple M. Quiquerez et après lui M. l'abbé Daucourt ont publié un certain nombre, ni même avec les *farces*, les histoires comiques ou burlesques, fort répandues, et que la malice populaire se plaît à attribuer à certaines localités. Dans tous les pays, il est un village privilégié (!)²⁾ contre lequel sont dirigés tous les brocards possibles et où doivent s'être passées toutes les niaiseries, les extravagances et les balourdises imaginables.³⁾ Les fôles se distinguent nettement de ces deux genres: à la vérité, elles renferment souvent des passages comiques, burlesques même; mais l'élément *merveilleux*, *surnaturel* y domine toujours. Les conteurs de fôles savent fort bien faire la différence entre ces divers genres, et ils ne donneront jamais à des légendes, ou à des farces le nom de fôles.

¹⁾ Je me permets ce néologisme pour simplifier et éviter des expressions comme: contes fantastiques, contes merveilleux. — ²⁾ Dans le Jura catholique, ce bienheureux village est *Bonfol*, en patois *bōfō*, nom prédestiné puisqu'il peut signifier: *Bon fou*. Les gens de Bonfol portent le sobriquet de: *lê bă* = *les crapauds*, à cause des étangs qui entourent le village. — ³⁾ Un écrivain jurassien, M. A. *Biétrix* a donné toute une collection de ces farces dans « *Lai Lattre de Bonfō* » = *La Lettre de Bonfol*. (Manuscrit de la Biblioth. de l'Ecole Cantonale de Porrentruy, 1880, renfermant 24 histoires patoises.)

Ce mot de *fôl* dérive du latin *fabula*⁴⁾ et ne se rencontre que rarement dans les patois français; je l'ai cependant trouvé dans le Glossaire des *Noëls bourguignons* de La Monnoye (*faule* = fable). Plusieurs villages du Jura bernois distinguent nettement entre *fôl* et *fābyə*.⁵⁾ Le Dictionnaire de *Guélat*⁶⁾ nous donne les deux mots patois: *fābyə* = *fable*, et *fôl* = *bali-verne*, *fable*. Par contre d'autres localités ne connaissent qu'une seule de ces deux expressions; le *Dictionnaire de Biétrix*⁷⁾ n'a que *fôl* = *fable*.

Enfin dans bien des endroits, le peuple, ignorant l'origine et le sens précis de *fôl*, l'a rapproché d'un mot plus connu et confondu avec *fôliə* = *folie*⁸⁾; il prend alors fôle dans le même sens et dit indifféremment: *dîr dē fôl*, ou *dîr dē fôliə* = dire des « contes bleus », des sornettes.⁹⁾

Les fôles ont été très populaires autrefois dans le Jura catholique, et les plus vieilles personnes m'affirment que « *dē l'bō vĕyā tã* », dans le bon vieux temps, elles se redisaient à toutes les veillées, où elles obtenaient toujours le plus franc succès de rire. De nos jours, le peuple ne les raconte plus guère, pas plus qu'il ne chante nos belles chansons patoises; c'est à peine si, par ci par là, on a la bonne fortune de trouver un vieillard qui se rappelle encore, mais vaguement, quelques fragments de ces vieux récits, presque disparus.

Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de leur assigner une date quelque peu précise, les fôles doivent remonter assez loin en arrière, si j'en crois le témoignage de mes vieux sujets; en effet ils les tenaient tous d'anciens conteurs, ou bien de leur grand-père ou de leur grand'mère, qui, à leur tour, les avaient apprises vraisemblablement de la même manière.

⁴⁾ Cf. l'italien *favola* = storiella, apologo, et *folia*, vx. ital. *faula* = storiella fantastica, senza scopi educativi; c'est exactement la définition de notre *fôl*; — prov.: *faula*. (Cf. Körting, Lat.-rom. Wbch., article *fabula*).

— ⁵⁾ Dans notre patois, *fāb(u)la* = *fābyə* ou *fābl*; mais *fā(b)ula* = *fôl*. Cf. *tāb(u)la* = *tābyə*, *tēbyə* (vx. patois); *tā(b)la* = *tāl*, et. *tā(b)ula* = *tōl*, frq. *tôle*. — ⁶⁾ Manuscrit de l'Ecole cantonale de Porrentruy. — ⁷⁾ id. —

⁸⁾ Le mot *fôl* n'est pas, comme on pourrait aussi le supposer, le fém. de *fō* = *fou*. Cette forme là n'existe pas dans notre patois; le fém. de *fō* est *dōb*: *ēl ā fō* = *il est fou*; *ī ā dōb* = *elle est folle*. [Cf. ARCH. VI p. 162, note 4.] — ⁹⁾ Cf. J. Surdez: *Piera Péquignat*, p. 11: *lē djā k' rkôtĕn stā fōl* = *les gens qui racontèrent cette plaisanterie*. Cf. aussi p. 13, etc.

Les fôles, cela va sans dire, n'ont jamais été écrites; elles se sont transmises uniquement par la *tradition orale*. C'est surtout à ce point de vue qu'elles méritent de fixer notre attention: nous avons là, prise sur le vif, l'authentique tradition populaire.

Il est bien évident que la personnalité et le tempérament du conteur sont pour beaucoup dans le succès d'une fôle. En apprenant un récit et en le répétant à son tour, il est tout naturellement frappé par certains détails, certains mots typiques, certaines tournures originales qu'il conserve intactes et pour jamais dans sa mémoire; mais cela ne l'empêche pas, à son tour, de modifier, d'arranger, de transformer, de développer ou d'amplifier le conte au gré de son imagination. Ainsi je sais pertinemment de mon sujet Joseph Juillerat, un renommé conteur de fôles, que c'est lui qui a choisi *Bâle* comme scène de tous ses récits, sans s'inquiéter des impossibilités pouvant résulter de ce choix (le berger devenant *roi de Bâle*!) En ce faisant, il se conformait simplement à une antique coutume de son village. « s'ā bĩ xŭr, m'expliquait-il, k' sŏlĩ s' n'ā p' pēsē ę bēl; mē, k'ās k'vŏ vlē! txiē nŏ, tŏ s'k'ęřiv dĩx, s'ā ędę ę bēl! = *C'est bien sûr que cela ne s'est pas passé à Bâle; mais, qu'est-ce que vous voulez! chez nous, tout ce qui arrive ainsi, c'est toujours à Bâle!*

Cela n'empêche pas qu'une fois que le narrateur a donné à son récit sa forme définitive, il le répète dès lors presque mot à mot, sans variantes appréciables. Il le *récite* sans se tromper et, chose à noter, sans aucune défaillance de mémoire, quelle que puisse être la longueur de la fôle. C'est ce que j'ai retrouvé chez tous mes sujets. J'ai entendu, par exemple, le vieux Pierre Caillet, d'Alle, raconter deux fois de suite la fôle de *Jean de l'Ours*, d'abord à l'auberge devant un auditoire, puis plus tard chez lui, quand il me l'a dictée: c'était absolument identique, sans une seconde d'hésitation, quoiqu'il y ait pourtant une grande différence entre raconter et dicter.¹⁰⁾ Que ne puis-je reproduire aussi l'entrain, la belle humeur, la malice, le brio du conteur! Et les éclats de rire des auditeurs aux passages amusants, et l'attention aux moments pathétiques! C'était vraiment une scène du plus haut intérêt. Tous ceux qui ont

¹⁰⁾ Feu Joseph Juillerat m'a dicté, *trois heures et demie* durant, sans chercher une seule fois un mot ou une phrase, la fôle du *petit Bâlois*.

eu le plaisir de connaître le vieux Pierre se rappelleront longtemps encore ce petit homme au regard vif, pétillant et spirituel, qui était le boute-en-train de toutes les soirées du village.

Dans cette étude, je présenterai à mes lecteurs douze fôles, dont sept que j'ai recueillies pendant mes tournées dans le Jura, et notées directement de la bouche du narrateur. Les cinq autres m'ont été obligeamment communiquées par M. *Jules Surdez*, instituteur à Saignelégier, un infatigable et distingué patoisant auquel notre littérature dialectale jurassienne est redevable de fort belles œuvres poétiques et de fructueuses recherches.¹¹⁾ Qu'il me permette de lui adresser ici mes vifs remerciements et l'expression de ma sincère gratitude pour l'empressement et l'amabilité avec lesquels il a mis ses matériaux à ma disposition.

On se rendra compte au premier coup d'œil que ces fôles ne sont pas des récits *originaux*, composés directement en patois, mais que ce ne sont que de simples traductions et adaptations de contes français connus et répandus au loin. (Sous ce rapport, la fôle de *Jean de l'Ours*¹²⁾ est typique.) Mais cela n'enlève rien à leur très réelle valeur; car l'on peut faire, à propos de ces fôles, la même observation que pour les fables de La Fontaine, imitées elles aussi d'auteurs latins, grecs ou hindous: nos fôles sont des reproductions de modèles français; mais le conteur s'est si bien approprié et assimilé sa matière, son adaptation patoise est si naturelle, si coulante, si aisée qu'il a vraiment fait du type primitif quelque chose de personnel et d'original; il en a tiré un récit à l'usage du peuple; le patois s'y meut à l'aise, se sent « à la maison », y parle sa vraie langue, sans apprêt ni recherche.¹³⁾ Sortant directement et spontanément de la tradition orale, nos fôles, avec leur allure si franche, si alerte, si familière, ont plus que d'autres produits populaires un pénétrant parfum de terroir; elles offrent par conséquent un sujet d'étude des plus attrayants, et

¹¹⁾ M. Surdez est l'auteur d'une tragédie en 3 actes: *Es baichattes* (= aux jeunes filles), Porrentruy 1902, et d'un drame en 4 actes: *Piera Péquigant*, 1906, qui sont de précieux monuments pour l'étude du patois jurassien. — ¹²⁾ Cf. *Mistral*: Mém. et récits, p. 199: « Il (le cousin Tourrette) savait tous les contes plus ou moins croustilleux qui, d'une bouche à l'autre, se transmettent dans le peuple, tels que: *Jean de la Vache*, . . . *Jean de l'Ours*, etc. » — ¹³⁾ Voir aussi le N° V: *La fôle du vieux cheval*, amplification très caractéristique du conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*.

méritent de retenir un moment la bienveillante attention des lecteurs de nos *Archives*.

Quelques-uns de ces récits pourront paraître trop libres ou trop inconvenants. Je ne saurais assez répéter qu'en *patois* ces crudités de langage, ces grossièretés n'ont pas la même portée qu'en français; au surplus, je renvoie le lecteur à ce que je disais *Arch. XIII* p. 46 (Cf. *Arch. VI* p. 1), à propos de proverbes ou dictons obscènes.

J'espère toujours arriver à compléter ma collection de fôles et à en recueillir encore un certain nombre qui existent bien certainement (p. ex. celle du *ptę pūāsă* = *Petit Poucet*), mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de noter. Il me sera facile, cas échéant, d'ajouter un supplément à la présente étude.

I. lę fôl dī rūdj kęrtxă La fôle du Rouge-Crochet.

Chose curieuse, tout le monde parle de cette fôle, mais personne ne sait plus exactement ce que c'est, et n'est en état de la raconter. A en juger d'après les renseignements passablement contradictoires que j'ai pu rassembler à ce sujet, il a dû exister autrefois une histoire, maintenant perdue, d'un individu qui, en possession d'un *rūdj kęrtxă* = *crochet rouge*, faisait toutes sortes de farces aux gens. La tradition populaire ne connaît plus le récit lui-même; ce fait m'a été confirmé par plus de cent témoignages; seulement, le nom est resté et a donné naissance à plusieurs expressions encore usitées de nos jours. Par exemple, quand deux individus discutent longuement sans pouvoir se séparer et n'en finissent pas de s'accompagner jusque devant leur porte, on dit d'eux: *ę s' rękôtă lę fôl dī rūdj kęrtxă* = *ils se racontent la fôle du Rouge-Crochet*. On le dit aussi d'un long récit embrouillé, obscur, dont on ne sort pas: *s'ă lę fôl dī rūdj kęrtxă*; le français populaire dit même: *Ah! bah, on n'y comprend rien; c'est l'histoire du Rouge-Crochet!*

Donc *histoire longue et embrouillée*, comme les tours compliqués et innombrables que jouait le *Rouge-Crochet*.

D'autres personnes croient que cette fôle a dû être une de ces « *bringues* » populaires qui se recommencent indéfiniment, comme la fameuse histoire: « Dans les forêts de la Calabre, des

brigands habitaient. Pietro était leur chef; leur chef était Pietro, etc.»

Une autre idée que comporte cette fôle est celle de *farce* à jouer à quelqu'un, l'idée « *d'attrape* ». Et voici alors comment cette attrape se pratique. On demande à une personne:

— Faut-il te raconter la fôle du R.-C.?

— Si tu veux.

— On ne dit pas: Si tu veux.

— Comment!

— On ne dit pas: Comment.

— Mais...

— On ne dit pas: Mais! Etc.

On voit que la farce consiste à répéter, à chaque mot de son interlocuteur: *On ne dit pas...* ce qu'il vient de dire.

Voici enfin une autre variante de cette fôle; je cite quelques lignes de M^{me} Virginie Beureux-Jubin, à Fahy:

«Vous m'avez fait sourire en me demandant des renseignements sur la fôle du Rouge Crochet. J'en ai conservé dans la mémoire deux phrases de mes « anciens »; ils la disaient encore assez souvent, mais en patois; comme ceci:

Le premier disait:

s'ā st' ān, s'ā stō fān,
s'ā st' āfē k'mōtī
lē rūātāt txīa flīpā;
ē n'ēvī rā k'ēn
txās pō lē trā.

C'est cet homme, c'est cette femme,
c'est cet enfant qui montaient
la petite ruelle chez le petit Philippe;
ils n'avaient rien qu'un
bas pour les trois.

Un autre reprenait:

nyā! s'ā st'āfē
s'ā stō fān ē pōe st' ān kō
dēxādī lē rūātāt txīa
flīpā; ē n'ēvī rā k'ēn txās
pō lē trā.

Non! c'est cet enfant,
c'est cette femme et puis cet homme
qui descendaient la petite ruelle chez
le petit Philippe; ils n'avaient rien
qu'un bas pour les trois.

On dit cela autant de fois qu'on veut et aussi vite que possible, pour voir celui qui a la langue la mieux déliée.»

Voilà tout ce que j'ai pu obtenir de certain sur cette fôle qui, je le répète, a dû être extrêmement répandue, mais qui maintenant est sortie de la mémoire du peuple.

II. lẹ fōl dĩ txęrbōnă ẹ pœ d'lẹ
rętăt.

Le fôle de la Braise et (puis)
de la Souris.

(Patois de Miécourt, Ajoie.)

1^{re} Version:

1. ẹ y' ẹvẹ ẹn fwă ĩ txęrbōnă¹⁴⁾
ẹ pœ ẹn rętăt¹⁵⁾ k' ălĩ prõmuẹ. ẹ
trõvẹn ẹn ẹrvĩar¹⁶⁾ ă fõ dĩ Ẹ kăxpẹ¹⁷⁾
lẹ rętăt l'ẹrẹ bĩ pēsẹ, mế l' txęrbōnă
dẹ n'n'ẹ!¹⁸⁾

1. Il y avait une fois une braise
et puis une souris qui allaient [se]
promener. Elles trouvèrent une rivière
au fond du Clos Gaspard. La souris
l'aurait bien passé[e], mais la braise
pas du tout!

2. lẹ rętăt pēsẹ ẹ pœ bõtẹ ẹn
bõttx dĩ ẹtrẽ¹⁹⁾ pồ l' txęrbōnă; mế
tẼ ẹ fõ ă mwātă, lẹ bõttx brỗlẹ ẹ
pœ dĩ txwayẹ dĩl' ăv ă fəzẹ: tĩmm!²⁰⁾

2. La souris passa et puis mit un
fêtu de paille pour la braise; mais
quand elle fut au milieu, le fêtu
brûla, et puis elle tomba dans l'eau
en faisant: *timm*!

lẹ rętăt ryẹ tẽ k' sẹ pēsăt krăvẹ.

La souris rit tant que sa panse
creva.

3. ẹl s'ăn-ălẹ vă l' krăvājĩ pồ
ẹvwă ĩ pwēsõ²¹⁾ pồ rkũdr sẹ pēsăt.

3. Elle s'en alla vers le cordon-
nier pour avoir un poinçon pour re-
coudre sa (petite) panse.

lă krăvājĩ lẹ răvyẹ vă lẹ trũă
pồ ẹvwă dĩl' sũă²²⁾ pồ bõtẹ ă sõ
pwēsõ pồ rkũdr lẹ pēsăt dĩl' rętăt.

Le cordonnier la renvoya vers la
truie pour avoir de la soie pour mettre
à son poinçon pour recoudre la panse
de la souris.

lẹ trũă lẹ răvyẹ ă mōnĩ pồ
ẹvwă dĩ krỗxõ.²³⁾

La truie la renvoya au meunier
pour avoir du son.

lồ mōnĩ lẹ răvyẹ ă txẽ, pồ ẹvwă
dĩ byẹ.

Le meunier la renvoya au champ
pour avoir du blé.

¹⁴⁾ Ce mot, diminutif de *txęrbõ* = *charbon*, désigne ici une *braise*. — Dans le temps, lorsque partout encore on cuisait sur l'êtr, l'âtre, le foyer, on voyait pendue à côté de l'âtre, une pincette de fer blanc qui servait aux hommes à prendre ĩ *txęrbwẽnă*, un *charbonnet*, une *braise* pour allumer leur pipe. Le *charbonnet* se trouvait toujours sous la cendre. — ¹⁵⁾ La *rętăt* = la souris, diminut. de ẹn *rết* = un *rat* ou une *souris*. (Cf. N° III § 1.) ẹn *t ẹplẹ-rết* = *souricière*). Un équivalent du mot *souris* n'existe pas; on a cependant: ĩ *txăvẹxrĩ* (Aj.) ou *txăvõxrĩ* (Vd.) = la *chauve-souris*. — ¹⁶⁾ Remarquer la prosthèse: ẹn-ẹrvĩar; sans cela on dit: lẹ *rvĩar*. (Cf. § 4: l'ẹrvĩar.) — ¹⁷⁾ Les *Clos Gaspard* est le nom d'un pré à Miécourt. — ¹⁸⁾ Voir N° V, note 36 et 37. — ¹⁹⁾ La *bõttx* = *buchille*, *brin de paille*, ĩ *txẹpẹ dĩl' bõttx* = un *chapeau de paille*. l'ẹtrẽ (*stramen*) = la *paille*, la *litière*. — La *bũche de bois* lẹ *trõttx* (p. ex.: lẹ *trõttx dĩnă* = la *bũche de Noël*: Guélat a aussi ẹn *ẹtxẹn* = une *bũche de bois*. — ²⁰⁾ C'est une onomatopée destinée à dépeindre le bruit d'un charbon ardent qui tombe dans l'eau et s'éteint en produisant une sorte de sifflement. — ²¹⁾ C'est le mot français. Voir dans la version suivante le mot *pwếtẹ*. (§ 2.) — ²²⁾ Le latin *seta* a donné *sũă* (Aj.), *sõă* (Vd.) et *să* (Val-Terby, Montier, etc.) Voir ma note *Arch. V*, N° 138, note 4. — ²³⁾ Le mot *krỗxõ* ou *krăxõ* = le son (allemand *Krusch*).

lõ byẽ lẽ rãvyẽ ā būā põ ẽvwā dī fmīā.

lõ būā lẽ rãvyẽ ā prẽ põ ẽvwā dī fwẽ.

lõ prẽ lẽ rãvyẽ ā l'ẽrvīār põ ẽvwā d' l'āv.

4° l'ẽrvīār bẽyẽ d' l'āv ā prẽ; lõ prẽ bẽyẽ dī fwẽ ā būā; lõ būā bẽyẽ dī fmīā ā txẽ; lõ txẽ bẽyẽ dī byẽ ā mōnīā; lõ mōnīā bẽyẽ dī krõxõ ā lẽ trũā; lẽ trũā bẽyẽ d' l'ẽ sũā ā krāvājīā; lõ krāvājīā ẽpẽrẽyẽ sō pwẽsō põ rkũdr lẽ pēsāt d' l'ẽ rêtāt. mẽ ān-ẽtādẽ, lẽ rêtāt ẽtẽ krāvẽ.

Le blé la renvoya au boeuf pour avoir du fumier.

Le boeuf la renvoya au pré pour avoir du foin.

Le pré la renvoya à la rivière pour avoir de l'eau.

4. La rivière donna de l'eau au pré; le pré donna du foin au boeuf; le boeuf donna du fumier au champ; le champ donna du blé au meunier; le meunier donna du son à la truie; la truie donna de la soie au cordonnier; le cordonnier (appareilla) prépara son poinçon pour recoudre la panse de la souris. — Mais en attendant, la souris (était) avait crevé.

2^{de} Version:

1. ẽ y'ẽvẽ ẽn fwā ī txẽrbõnā ẽ pœ ẽn rêtāt k' ālī prõmnẽ. ẽ trõvẽn ẽn ẽrvīār ā fõ dī Xõ kãxpẽ. lẽ rêtāt l'ẽrẽ bī pēsẽ, mẽ l'txerbõnā dẽ n'n'ẽ!

2. ẽ fzẽn ī pō dẽvõ ẽn bõtx d'ẽtrẽ. l'txẽrbõnā txwãyẽ ddẽ. ẽ fũax k' lẽ rêtāt ryẽ, sẽ pēsāt tãpẽ.²⁴⁾

l'txẽrbõnā dyẽ ā lẽ rêtāt:

— ẽ t' fā ālẽ vā lõ krāvājīā põ yī dmẽdẽ ī pwẽtẽ²⁵⁾ põ rkũdr tẽ pēsāt.

3. lõ krāvājīā yī dyẽ: — ẽ t' fā ālẽ vā l' pũā põ yī dmẽdẽ d' lẽ sũā põ l' krāvājīā, ẽ pœ l' krevājīā vœ t' bẽyīā ī pwẽtẽ põ rkũdr tẽ pēsāt.

4. lõ pũā yī dyẽ: ẽ t' fā ālẽ vā l' mōnīā, yī dmẽdẽ dī krõxõ põ l'

1. Il y avait une fois une braise et puis une souris qui allaient [se] promener. Elles trouvèrent une rivière au fond du Clos Gaspard. La souris l'aurait bien passé[e], mais la braise, pas du tout!

2. Elles firent un pont avec un brin de paille. La (charbonnet) braise tomba dedans. A force que la souris rit, sa (petite) panse sauta.

La braise dit à la souris:

— Il te faut aller vers le cordonnier pour lui demander une alène pour recoudre ta panse.

3. Le cordonnier lui dit: — Il te faut aller vers le porc pour lui demander de la soie pour le cordonnier, et puis le cordonnier veut te donner une alène pour recoudre ta panse.

4. Le porc lui dit: Il te faut aller vers le meunier, lui demander du son

²⁴⁾ Le verbe *tãpẽ* = *sauter, éclater, crever (platzen)*; c'est le mot employé habituellement (Cf. *Arch.* IX p. 20, note 144). — ²⁵⁾ Le mot *pwẽtẽ* = 1° *alène de cordonnier, poinçon*; 2° *ligneul*. C'est le seul sens que donnent Guélat et Biéatrix. — Dans cette seconde acception, le patois a les deux mots: *lũõ* = *fil à ligneul* non encore poissé, et *pwẽtẽ* = *ligneul enduit de poix*. — Dans notre récit, on pourrait employer aussi bien: *alène* que *ligneul*; mais comme la 1^{re} version parle de *pwẽsõ*, il vaut mieux prendre *alène*, surtout qu'il y a *ĩ* et non *dĩ* *pwẽtẽ*.

pūa; ę pœ l' pūa t' bęyərę d' lę sūa
pō l' krāvājīa, ę pœ l' kərāvājīa t'
bęyərę ī pwētę pō rkūdr tę pēsāt.

5. lō²⁶⁾ mōnīa yī dyę: ę t' fā ālē
tẏərī d' l'āv vā lę rōtx, ę pœ l'mōnīa
t'bęyərę dī krōxō pō l'pūa, ę pœ l'pūa
t' bęyərę d' lę sūa pō l' krāvājīa, ę
pœ lō krāvājīa t' bęyərę ī pwētę pō
rkūdr tę pēsāt.

lę rētāt ę tē rītę k'ěl krāvę.

(M. Edouard Pheulpin, né en 1858, Miécourt, Ajoie.)

pour le porc; et puis le porc te don-
nera de la soie pour le cordonnier,
et puis le cordonnier te donnera une
alène pour recoudre ta panse.

5. Le meunier lui dit: -- Il te faut
aller chercher de l'eau à la roche, et
puis le meunier te donnera du son
pour le porc, et puis le porc te don-
nera de la soie pour le cordonnier, et
puis le cordonnier te donnera une
alène pour recoudre ta panse.

La souris a tant couru qu'elle creva.

III. Fōl dę pęizę ę dī pūa.

Fôle des Paysans et du Porc. (Patois de Bonfol.)

1. ę y'ęvę ęn fwā dę pęizę k' ęvī
tẏūę ī pūa. ę n' sęvī lęvū lā rętrō-
pę,²⁷⁾ fūex lę ręt y' ālī rōjyīe²⁸⁾ ęprę.

ę l' bōtęn tōt-ęmō l' tẏūę, ę lę ręt
rōjyī d' pū bęl.

2. ę yī bōtęn yōt txę; ę yī dmwęřę
pādū.

ę yī bōtęn yōt txī; ę yī dmwęřę
pādū.

l' vālā tẏūdę ālē lę dępādr; ę yī
dmwęřę pādū.

lę sęrvęt tẏūdę ālē dępādr l'vālā;
ęl y dmwęřę pādū.

1. Il y avait une fois des paysans
qui avaient tué un porc. Ils ne sa-
vaient (là) où le remiser, [à] force
[que] les souris y allaient ronger
après.

Ils le mirent tout en haut la che-
minée, et les souris rongeaient de
plus belle.

2. Ils y mirent leur chat; il y de-
meura pendu.

Ils y mirent leur chien; il y de-
meura pendu.

Le valet crut aller les dépendre;
il y demeura pendu.

La servante crut aller dépendre le
valet; elle y demeura pendu[e].

²⁶⁾ Miécourt et les villages de la Baroche ont conservé l'article masc.
lō = le; mais on est loin de l'employer d'une manière constante, et il est
facile de se convaincre par ce morceau que les gens disent aussi souvent:
l'mōnīa que lō mōnīa. J'ai noté exactement ce qu'on me disait; mais il serait
chimérique, à mon avis, de vouloir rechercher dans les formes lō et lā des
vestiges du cas sujet et du cas construit. — ²⁷⁾ Le verbe rętrōpę = resserrer,
remiser, soigner un objet; p. ex.: rętrōpę ęn rōb = serrer une robe dans une
armoire; ce que notre parler romand rend par le mot: réduire. ęl ā tā d'ę
rętrōpę = il est temps de nous «réduire», de rentrer à la maison. — ²⁸⁾ Gué-
lat et Biétrix donnent rōdjīa et rōjīa = ronger; Biétrix a: rōjyīa = ron-
geotter. Le Vâdais dit: rōjīa = ronger, et rōjyīa = ronger. Cependant
en Ajoie on entend aussi: rōjīa et rōjyīa. Le loir muscardin (*Mus avella-
narius*) s'appelle en patois lę rētāt rōjyāl (Porrentruy).

lê dêm tʃüdê ălê dēpādr. lê sêr-
vêt; ẽl y dmwêrê pādũ.

l' mētr tʃüdê ălê dēpādr lê dêm:
ẽ yĩ dmwêrê pādũ.

Ici l'on dit à un des auditeurs:

— tə m' pēdjən?

— *Oui.*

3. l' txê ẽvê trô mēdjā d'lê; ẽ
txyê ā nê dĩ txĩ.

l' txĩ txyê ā nê dĩ vālă.

l' vālă txyê ā nê d'lê sērvēt.

lê sērvēt txyê ā nê d'lê dēm.

lê dēm txyê ā nê dĩ xĩr.²⁹⁾

l'xĩr k' n' ẽvê pũ rā pŕ txĩr,³⁰⁾
ẽ txĩr ā nê dā stũ k' m' ẽ pēdjənê.

La dame crut aller dépendre la
servante; elle y demeura pendu[e].

Le maître crut aller dépendre la
dame; il y demeura pendu.

— Tu me pardonnes!

— *Oui.*

3. Le chat avait trop mangé de
lard; il chia au nez du chien.

Le chien chia au nez du valet,

Le valet chia au nez de la servante.

La servante chia au nez de la dame.

La dame chia au nez du monsieur.

Le monsieur qui n'avait plus rien
pour chier, a chié au nez de celui qui
m'a pardonné.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

IV. lê fôl dĩ rŭdjə pŭlă d'ŭtre- mŭ.

La fôle du Rouge-Poulet d'Ou- tremont.

(Patois de Miécourt.)

1. ẽ y' ẽvê ẽn fwă l' rŭdjə pŭlă³¹⁾
d' ŭtrēmŭ³²⁾ k' s' ăn-ălê ẽ ʃŭərĩmŭ³³⁾
pŕ rtʃŕĩ săt-ētʃŭ k' ă yĩ dēvê.

tʃê ẽ fœ x' lê krŭ,³⁴⁾ ẽ trŕvê ĩ
rnê k' yĩ dyê: rŭdjə pŭlă, rŭdjə pŭlă,
ũ t' ă vê-t'? — ĩ vê ẽ ʃŭərĩmŭ rtʃŕĩ
mē săt-ētʃŭ. — ĩ v' ălê³⁵⁾ ẽvŕ twă.
— dē ăă,³⁶⁾ tə vrŕ sŕl. — ŕ n'n'ă!³⁷⁾

1. Il y avait une fois le Rouge-
Poulet d'Outremont qui s'en allait à
Florimont pour (re)chercher cent écus
qu'on lui devait.

Quand il fut sur la Croix, il trouva
un renard qui lui dit: Rouge-Poulet,
Rouge-Poulet, où t'en vas-tu! — Je
vais à Florimont (re)chercher mes
cent écus. — Je veux aller avec toi.
— Parbleu non, tu [de]viendrais fa-
tigué. — Oh! non pas!

²⁹⁾ Le *xĩr* = 1^o le *monsieur*: ẽl ā vnĩ ĩ xĩr pŕ vŕ dmēdē = *il est venu un monsieur pour vous demander*; 2^o le *maĩtre de la maison*; c'est le sens ici. — ³⁰⁾ Le latin *cacare* = *txĩr*, forme que citent Guélat et Biétrix; *txĩr* s'entend plutôt dans le Montaignon. — ³¹⁾ Le *rŭdj pŭlă*, pris ici comme nom propre, est un sobriquet qu'on donne aux gens qui ont les cheveux d'un rouge flamboyant. — C'est aussi le nom vulgaire du *Géranium* *herbe-à-Robert* (*Geranium robertianum*) dont la médecine populaire fait un si grand usage. — ³²⁾ Outremont, district de Porrentruy, commune de Montmelon, à 2 km. au N-E de St-Ursanne. — ³³⁾ Florimont est à la frontière française, près de Rechésy. — ³⁴⁾ La Croix, district de Porrentruy, 2 fermes à 3 km. N-O de St-Ursanne. *x'lê krŭ*, élision pour *xũ lê krŭ*. — ³⁵⁾ *ĩ v'ălê*, élision fréquente

tʃɛ l' ɔ̃n fɛ i bũ, lɔ̃ rnɛ dyɛ̃ ɑ̃
rũdjə pũlɑ̃: i sœ sɔ̃l! — fɔ̃r-tə ɑ̃ mɔ̃
tʃũ, i t' pɔ̃txrɛ!

2. tʃɛ ɛ̃ fœ̃ ɑ̃ nwābɔ̃³⁸, ɛ̃ trɔ̃vɛ̃ i lũ
k'yi dyɛ̃: rũdjə pũlɑ̃, rũdjə pũlɑ̃, ũ
t'ɑ̃ vɛ̃-t'? — i vɛ̃ ɛ̃ ʒũərĩmɔ̃ rtʃɔ̃ĩ
mɛ̃ sāt-ɛ̃tʃũ. — i v'ālɛ̃ ɛ̃vɔ̃ twɑ̃. —
dɛ̃ n̄ɑ̃, tɑ̃ vrɔ̃ sɔ̃l. — ɔ̃ n' n'ɑ̃!

ɛ̃l-əlɛ̃n. tɔ̃ d'ĩ kɔ̃, lɔ̃ lũ yi dyɛ̃:
rũdjə-pũlɑ̃, i sœ sɔ̃l! — fɔ̃r t'ɑ̃³⁹ mɔ̃
tʃũ, i t' pɔ̃txrɛ!

3. tʃɛ ɛ̃ fœ̃ prɛ̃ d' bɔ̃fɔ̃, ɛ̃ trɔ̃vɛ̃
ĩn-ɛ̃tɛ̃ k' yi dyɛ̃: rũdjə pũlɑ̃, rũdjə
pũlɑ̃, ũ t'ɑ̃ vɛ̃ t'? — i vɛ̃ ɛ̃ ʒũərĩmɔ̃
rtʃɔ̃ĩ mɛ̃ sāt-ɛ̃tʃũ. — i v'ālɛ̃ ɛ̃vɔ̃
twɑ̃. — dɛ̃ n̄ɑ̃, tɑ̃ vrɔ̃ sɔ̃l. — ɔ̃ n' n̄ɑ̃!

ɛ̃l ɔ̃lɛ̃n. tɔ̃ d'ĩ kɔ̃, l'ɛ̃tɛ̃ yi dyɛ̃:
rũdjə pũlɑ̃, i sœ sɔ̃l! — fɔ̃r t'ɑ̃ mɔ̃
tʃũ, i t' pɔ̃txrɛ!

4. l' rũdjə pũlɑ̃ ɛ̃rĩvɛ̃ ɛ̃ ʒũərĩmɔ̃.
tʃɛ̃ lɛ̃ fɑ̃n l' vwɑ̃yɛ̃, ɛ̃l dyɛ̃ ɑ̃ sɔ̃n-ɑ̃n:

— rwɑ̃sĩ l'rũdjə pũlɑ̃ kɑ̃ vĩ rtʃɔ̃ĩ
sɛ̃ sũ! l'ɑ̃n yi dyɛ̃:

— ɛ̃ nɔ̃ l'fɑ̃ dɛ̃kɔ̃brɛ̃⁴⁰ — ɛ̃tɑ̃,
dĩ lɛ̃ fɑ̃n, i l' vœ̃ bɔ̃tɛ̃ kũtxĩɑ̃ ɛ̃vɔ̃
nɔ̃ dʒrɛ̃n; ɛ̃ yi vlɑ̃ bɑ̃kɛ̃⁴¹ lɛ̃z-ɔ̃yɛ̃;
dmɛ̃ l' mɛ̃tĩ⁴² ɛ̃ vœ̃ ɛ̃tr krāvɛ̃.

pour i vœ̃ ɔ̃lɛ̃. — ³⁶) dɛ̃ n̄ɑ̃ = litt. Dieu, non! [Cf. dɛ̃ ɔ̃ (dɛ̃ ɑ̃yɑ̃), ou pɛ̃ dɛ̃ ɔ̃ (pɛ̃ dɛ̃ ɑ̃yɑ̃) = par Dieu oui!] Pour non le patois emploie le mot n̄ɑ̃. Guélat a bien la forme n̄ɑ̃ et dɛ̃ n̄ɑ̃ (Dieu, non) et Biétrix dɛ̃n̄ɑ̃ à côté de dɛ̃n̄ɑ̃; mais n̄ɑ̃ est de beaucoup la forme la plus usitée et la plus répandue. — ³⁷) ɔ̃ n' n'ɑ̃ = litt. Oh! ne (non) n'est; c'est la contre partie de ɔ̃ xy ɑ̃ = Oh! si est = oh! si fait! Le Vâdais dit plutôt: ɔ̃ n' n'ɛ̃ (ɔ̃ xyɛ̃); Biétrix a les deux formes dɛ̃ xyɑ̃ et dɛ̃ xyɛ̃. (Cf. dɛ̃ n' n'ɛ̃ à Miécourt, Ajoie, note 18.) — Nos patois emploient en outre comme négation: n̄ɑ̃ĩ = nenni, et n' fɛ̃ = non fait, contraire de x'fɛ̃ = si fait (Cf. Arch. IX p. 30, note 194, et p. 232, note 48). — ³⁸) Le Noirbois est une métairie entre Porrentruy et Courgenay, m'a-t-on dit. — ³⁹) fɔ̃r-t' ɑ̃; voyez plus bas fɔ̃r tɑ̃ ɑ̃, sans élision. — ⁴⁰) A propos de ce verbe dɛ̃kɔ̃brɛ̃ = 1° décombrer, enlever les décombres; 2° détruire, tuer, voir ma note Arch. VIII p. 248 N° 66. — ⁴¹) bɑ̃kɛ̃ = litt. becquer, piquer, frapper du bec. (Cf. Arch. XI p. 43, proverbe N° 398.) — ⁴²) Le patois dit toujours dmɛ̃ l' mɛ̃tĩ = demain le matin. Voir ci-dessus § 6: lɔ̃ lɑ̃dmɛ̃ l'mɛ̃tĩ = le lendemain le matin.

Quand ils eurent fait un bout, le renard dit au R.-P.: Je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

2. Quand il fut au Noirbois, il trouva un loup qui lui dit: R.-P., R.-P., où t'en vas-tu? — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

Ils allèrent. Tout à coup, le loup lui dit: R.-P., je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

3. Quand il fut près de Bonfol, il trouva un étang qui lui dit: R.-P., où t'en vas tu?

Ils allèrent. Tout d'un coup, l'étang lui dit: R.-P.,

4. Le Rouge-Poulet arriva à Florimont. Quand la femme le vit, elle dit à son (homme) mari:

— (Re)voici le Rouge-Poulet qui vient (re)chercher ses sous! L'homme lui dit:

— Il nous le faut (décombrer) tuer. — Attends, dit la femme, je le veux mettre coucher avec nos poules; elles lui veulent piquer les yeux; demain (le) matin, il (veut être) sera crevé.

fœ dĩ, fœ fē. lē djrēn lō bākēn;
mē lō rūdjə pūlā dyē:

— rnē, rnē, pē fō d'mō tẏũ, ẽ
ētrēyə mə tō sōsĩ!

5. lō lādmē l' mētĩ, lē fān fœ bĩ
ēbābĩ d'vūə tō sē djrēn ētrēyē; ẽ
l' rūdjə pūlā vētẏē! ẽl dyē ă sōn-ān:

— kmā vlā yĩ nō fēr?⁴³⁾ ẽ yĩ dyē:
— ẽtā, fān, nō l' vlā bōtē dē nōt-
ētāl dē rūdjə bēt⁴⁴⁾; ĩ lē vœ dēlā-
yīā⁴⁵⁾, ẽ lō vlā bōkē⁴⁶⁾ ẽ lō vlā ẽkrēzē.

fœ dĩ, fœ fē. tẏē l' rūdjə pūlā
vwāyē sōlĩ, ẽ dyē:

— lū, lū, pē fō d' mō tẏũ, ẽ ētrēyə
mə tō sōsĩ!

6. s' fœ ẽn ẽfēr tẏē l'ān vwāyē
lō lādmē l' mētĩ tō sō ētāl d' rūdjə
bēt ētrēyē!

— ẽtā, dĩ lē fān, ĩ lō vœ xīkē⁴⁷⁾!
sĩ swā, ĩ lō vā fūrē dē nōt fwē; tẏē
ẽ drēmĩrē, ĩ yĩ vœ fōtr lō fūā!

fœ dĩ, fœ fē. tẏē l' rūdjə
pūlā vwāyē lō fūā, ẽ dyē:

— ẽtē, ẽtē, pē fō d'mō tẏũ, ẽ
nāyā⁴⁸⁾ mə tō sōsĩ!

7. lē fān fœ ẽpēvūrīā⁴⁹⁾; ẽl rītē

Fut dĩt, fut fait. Les poules le
piquèrent; mais le R.-P. dĩt:

— Renard, renard, sors (hors) de
mon cul, et étrangle-moi tout ceci!

Le lendemain (le) matin, la femme
fut bien ébahie de voir toutes ses pou-
les étranglées; et le Rouge-Poulet
vivait! Elle dĩt à son homme:

— Comment voulons (lui-nous)
nous-lui faire? — Il lui dĩt: — At-
tends, femme, nous le voulons mettre
dans notre étable des (rouges bêtes)
vaches; je les veux détacher, et [elles]
le veulent corner et [elles] le veulent
écraser.

Fut dĩt fut fait; quand le R.-P.
vĩt cela, il dĩt:

— Loup, loup, pars (hors) de mon
cul, et étrangle-moi tout ceci!

6. Ce fut une affaire quand l'homme
vĩt le lendemain (le) matin toute
son écurie de (rouges bêtes) vaches
étranglée!

— Attends, dĩt la femme, je veux
l'arranger! Ce soir je le veux fourrer
dans notre four; quand il dormira,
j'y veux foutre le feu!

Fut dĩt, fut fait. Quand le R.-P.
vĩt le feu, il dĩt:

— Etang, étang, pars (hors) de
mon cul, et noie-moi tout ceci!

La femme fut épouvantée; elle

⁴³⁾ Remarquer la construction: *Comment voulons (y) lui nous faire* = comment voulons-nous lui faire? — ⁴⁴⁾ Les *rūdjə bēt* désigne les bêtes à corne en général, les vaches. — ⁴⁵⁾ *dēlāyīā* (*deligare*) est ajoutot; le Vâdais dĩt: *dēlwāyīā*. Le simple *ligare* a donné *lāyīā* (Aj.) et *lwāyīā* (Vd.) — ĩ *lāyī* = un lien, une jarretière (Aj.); le vâdais dĩt: *lwāyūr*: *y'ẽ pərjũ mē lwāyūr* = j'ai perdu ma jarretière; Guélat donne *lēyī* = lien, jarretière. Dans ce sens Biétrix donne: *lāyī d'txās* = jarretière (litt.: lien de bas) — Le lien pour les gerbes = *ẽn rərət* (Allem. *Rute*). — ⁴⁶⁾ *bōkē* = cosser, frapper des cornes (comme les boucs); se dĩt dans tous les patois romands. — ⁴⁷⁾ *xīkē* all. (*sich*) *schicken*; on dĩt aussi *xītẏē* a ici le sens d'arranger: *ẽtā pēā k'ĩ t'vā xīkē*! = attends seulement, (que) je veux t'arranger! (Cf. mes notes Arch. VII p. 243, N° 1 et VIII p. 288, note 85.) — ⁴⁸⁾ *nāyīā* est ajoutot; le vâdais dĩt: *nvāyīā*, ẽ *s'nvāyā* = il se noie. — ⁴⁹⁾ *ẽpēvūrīā* dérive de *pāvũ* (*pavorem*) = peur. Le vâdais a les deux formes: *pāvũ* et *pēyũ* (Cf. ci-dessous N° VII § 12, et XI § 2), d'où la verbe *ẽpēyūrīā*. L'adjectif *peureux* = *pāvũ* (Aj.) donné par Guélat et Biétrix, et *pēyərũ* (vâdais); en Ajoie on entend aussi *pēvrũ*.

ẽprẽ sôn-ãn, ẽ pœ ẽ dyẽn ā rŭdjə
pŭlă:

« rŭdjə pŭlă, rŭdjə pŭlă, Xŏ tŏ tXŭ!
nŏt t'vlă rbeyiə tẽ sât-ẽtXŭ! »

courut après son mari, et puis ils
dirent au R.-P.:

« R.-P., R.-P., ferme ton cul!

Nous te voulons redonner tes cent
écus! »

[Mme Berthe Pheulpin, buraliste postale, à Miécourt, Ajoie.]

V. lẹ fŏl dĩ vẹyə txvā.⁵⁰⁾

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwă dẽ pẽřzẽ k' ẽvĩ
ĩ vẹyə txvā. ẽ n'ă sẹvĩ pŭ ră fẽr,
ẽ ẽ l' trăkẽn.⁵¹⁾

xŭ sŏ txmĩ, ẽ trŏvẽ ẽn vẹyə trŭă.

— v'ă s'tə vễ,⁵²⁾ trŭă?

— ĩ n' sẹrŏ pŭ fẽr d'lẽtă; nŏ djă
m'ẽ răvĩă.

— bŏt tə ă mŏ tXŭ, ĩ t' pŭətxrẽ.

2. ẽ rălẽ pŭ lwẽ, ẽ ẽ trŏvẽ ĩ vẹyə
txĩ.

— v'ă s' tə vễ, txĩ!

— ĩ n' vă pŭ ră pŏ lẹ mājŏ; nŏ djă
m'ẽ răvĩă.

— bŏt tə ă mŏ tXŭ, ĩ t' pŭətxrẽ.

ẽn bŭsẹyăt⁵³⁾ pŭ lwẽ, ẽ trŏvẽ ẽn
vẹyə vẹtx.

— v'ă s' tə vễ, vẹtx!

— ĩ n' sẹ⁵⁴⁾ pŭ fẽr d' vẹ; nŏ djă
m'ẽ trăkẽ.

— bŏt tə ă mŏ tXŭ, ĩ t' pŭətxrẽ.

3. ẽ rălẽ ĩ pŏ pŭ lwẽ, ẽ trŏvẽ ĩ
vẹyə bŭă.

— v'ă s' tə vễ bŭă?

La fôle du Vieux Cheval.

(Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans
qui avaient un vieux cheval. Ils n'en
savaient plus rien faire, et ils le chas-
sèrent.

Sur son chemin, il trouva une
vieille truie.

— Où est-ce [que] tu vas, truie?

— Je ne [saurais] peux plus faire
de gorets; nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

2. Il (r)alla plus loin, et il trouva
un vieux chien.

— Où est-ce [que] tu vas, chien?

— Je ne vaux plus rien pour la
maison; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai:

Un petit moment plus loin, il trou-
va une vieille vache.

— Où est-ce [que] tu vas, vache?

— Je ne (sais) peux plus faire de
veaux; nos gens m'ont chassée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

3. Il (r)alla un peu plus loin, et
trouva un vieux boeuf.

— Où est-ce [que] tu vas, bœuf?

⁵⁰⁾ Voir le conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*. — ⁵¹⁾ Le verbe *trăkẽ* = 1^o *traquer*: *trăkẽ ĩ rnẽ* = *traquer un renard*; 2^o *chasser*: *trăkẽ ẽn vễtš fŏ d' l'ẽtă* = *chasser une vache (hors) de l'écurie*. — ⁵²⁾ Elision pour: *(lẽ)vŭ ăs kə t' vễ* = *Où est-ce que tu vas*. La langage populaire dit aussi souvent en français: *Où s'tu vas!* (Cf. Note 104.) — ⁵³⁾ Diminutif de *ẽn bŭsẽ* (*pulsata*) = un instant, un moment: *ẽ y'ẽ ẽn bŭsẽ k'ẽl ẽ pẽsẽ* = *il y a un instant qu'il a passé*. — ⁵⁴⁾ Ici *ĩ n' sẹ* est employé dans le sens de *ĩ n' sẹrŏ* = *je ne saurais* = *je ne puis*, très fréquent dans notre patois.

— ĩ n' sĕ pŭ trĭnĕ lĕ txĕrũ; nō
djā m'ĕ rāvĭo.

— bŏt tō ã mō tĭũ, ĩ t' pŭətxrĕ.

xũ sō txmĭ, ĕ trŏvĕ ĕn vĕyō djrĕn.

— v'ā s' tō vĕ, djrĕn!

— ĩ n' sĕ pŭ fĕr d'ũ; nō djā
m'ĕ rāvĭo.

bŏt tō ã mō tĭũ, ĩ t' pŭətxrĕ.

4. ĩ pō pŭ lwĕ, ĕ trŏvĕ ĩ pŭ.

— v'ā s' tō vĕ, pŭ?

— ĩ n' sĕ pŭ txātxiā⁵⁵); nō djā
m'ĕ trākĕ.

— bŏt tō ã mō tĭũ, ĩ t' pŭətxrĕ.
ĕn bŭsĕyat ĕprĕ. ĕ trŏvĕ ĩ txĕ.

— v'ā s' tō vĕ txĕ?

— ĩ n' sĕ pŭ pwār dā rĕt; nō
djā m'ĕ txsĭo.

— bŏt tō ã mō tĭũ, ĩ t' pŭətxrĕ.

5. ĕ trŏvĕn trĕtũ ĩ bĕ txĕtĕ k'
ĕtĕ vō⁵⁶). ĕl ĕpĕtxnĕ⁵⁷) ã dĕ brāgā.

ĕ bŏtĕ lĕ trũ xũ l'fĕmĭo, lō txĩ
xũ lĕ pŭətx, lĕ vĕtx ã l'ĕtāl, l'bũ
ã lĕ grĕdj, lĕ djrĕn dĕ l'swāyā, l'txĕ
dĕ lĕ sĕdr, l'pŭ ã tĭũ⁵⁸), ĕ l'txvā
ālĕ ã dyənĭo.

6. ā mwātā d'lĕ nō, lĕ brāgā ĕrĭ-
vĕn ā txĕtĕ.

lĕ trũ, ã lĕ vwāyĕ, lĕ pālsənĕ⁵⁹).
ĕ s' s'sāvĕn ĕ tĭũdĕn ālĕ ã lĕ pŭətx:
l' txĩ lĕ mŏrdjĕ. ĕ rĭtĕn ã l'ĕtāl: lĕ

— Je ne sais plus traîner la char-
rue; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

Sur son chemin, il trouva une
vieille poule.

— Où est-ce [que] tu vas, poule?

— Je ne sais plus faire d'œufs;
nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

4. Un peu plus loin, il trouva un coq.

— Où est-ce [que] tu vas, coq?

— Je ne sais plus cocher; nos
gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai. Un petit instant après, il trouva
un chat.

— Où est-ce [que] tu vas, chat?

— Je ne sais plus prendre de
souris; nos gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-
terai.

5. Ils trouvèrent (très) tous un
château qui était vide. Il appartenait
à des brigands.

Il mit la truie sur le fumier, le
chien sur la porte, la vache à l'étable,
le lœuf en la grange, la poule dans
le seau [d'eau], le chat dans les cen-
dres, le coq à la cheminée, et le che-
val alla au grenier.

6. Au milieu de la nuit, les bri-
gands arrivèrent au château.

La truie, en les voyant, les piqua.
Ils se sauvèrent et crurent aller à la
porte: le chien les mordit. Ils couru-

⁵⁵) Le verbe *txātxiā* se dit du coq qui coche la poule (*l' pŭ txāttx lĕ djrĕn*) [Cf. *Arch.* IX p. 118, note 234.]; sans cela signifie: *presser, pressurer*.

— ⁵⁶) Le latin *vocitu* donne régulièrement *vŏ*, fém. *vŏd*. (*q + c = ŏ*, cf. *nocte = nŏ*, *octo = ŏt*, *coquit = tĭŏ*, etc. — ⁵⁷) *ĕpĕtxnĕ* est ajoulot; le vâdais dit: *ĕpĕrtnĕ*. — ⁵⁸) Le mot *tũĕ* (vâdais) et *tĭũĕ* (ajoulot) est plus fréquemment employé que *txəmĕ* = cheminée. Cf. le vieux français *tuel*.

— ⁵⁹) Le mot *pālsənĕ* est donné par Biétrix = *piqueter*. — Veut dire en-
core: *blessar, écorcher avec ĭ pālsō* (*baguette flexible*). On dit aussi: *ĕl āt-
ĕvũ pālsənĕ* = *il a été roué de coups*. — Ici la truie les « pique » de son groin,
leur donne des coups de boutoir.

vętx lę bõkķę ę lę tõrķę⁶⁰⁾. ę füñen ā lę grędj: l' bũā yĩ yāvę l' tẏũ. ę tẏũdęn bwār ā swāyā d'āv: lę dįręn lęz-ęxępę⁶¹⁾ ęvõ sęz-āl. ę tẏũdęn pwār lęz-ũā ā sędrĩā: l' txę yĩ rā-pyāxę lęz-ęyā d' sędr ę lę grępę. ę yāvęn lęz-ęyā ān-ęmõ pķ vũar s' yõ fyõz d'lę ętĩ ākwę ā tẏũ: l' pũ yĩ txyę ā nę. ę mõtęn ā dyānĩā: lā txvā lę fõtę ęvā lęz-ęgrę.

7. ęl ęn pāvũ ę ębędnęn l' txętę.

ęl ālęn dįr ę vęjĩ k' yõt txętę ętę pyę d'võlķer,⁶²⁾ ę k' ę n' ęvĩ sęyũ ātrę.

— dę lę kwę, lę txęrdjũz ā fmĩā nõ fõtĩ dę kķ d'trę. nõz-ę rĩtę⁶³⁾ xũ lę pũatx: lę męrtxā yĩ sķ, k'ę nõz-ę fõtũ dę kķ d'pĩs dā tõt lę sā. nõ sķ rĩtę⁶³⁾ ā l'ętāl: lā mętr dę bręgā nõ vlę tẏũ, ę kķ d' mętxę. nõ s' sķ sāvę ā lę grędj: lęz-ękķsũ⁶⁴⁾ nõz ę fõtũ dę kķ d' ẏę⁶⁵⁾, tę k' nõz-ę vķ-yũ. nõ sķ ālę ā lę tẏjęn pwār dā l'āv: lęz-ęxępũz nõz-ę tķ mwęyĩā. nõ sķ ālę pķ pwār nõz-ũā ā sędrĩā: lę tẏjņĩār nõz-ę txępę lę sędr ęz-ęyā. nõz-ę tẏũdĩā⁶⁴⁾ pwār nõt txĩā ā tẏũ: lę męsķ yĩ sķ, ę nõz-ę tķ āpyāxũ lę fĩdyũr d'mwętxĩā. nõ sķ tẏũdĩā⁶⁶⁾

rent à l'étable: la vache les cossa et les dogua. Ils coururent à la grange: le boeuf leur leva le cul. Ils crurent boire au seau d'eau: la poule les élaboussa avec ses ailes. Ils crurent prendre les oeufs au cendrier: le chat leur remplit les yeux de cendres et les griffa. Ils levèrent les yeux en haut pour voir si leurs bandes de lard étaient encore à la cheminée: le coq leur chia au nez. Ils montèrent au grenier: le cheval les f... icha en bas les escaliers.

7. Ils eurent peur et abandonnèrent le château.

Ils allèrent dire aux voisins que leur château était plein de voleurs et qu'ils n'avaient (su) pu entrer.

— Dans la cour, les chargeuses (au) de fumier nous foutaient des coups de trident. Nous avons couru sur la porte: les maréchaux y sont, (qu'ils) qui nous ont foutu des coups de pince de tous les côtés. Nous (sommes) avons couru à l'étable: le maître des brigands nous voulait tuer à coups de marteau. Nous (se) nous sommes sauvés à la grange: les batteurs nous ont foutu des coups de fléau, tant que nous avons voulu. Nous sommes allés à la cuisine prendre de l'eau: les lavandières nous ont tout mouillés. Nous sommes allés

⁶⁰⁾ tõrķę, littéralement: *frapper de la tête comme le taureau*. Le taureau se dit: tõrķę (Ajoie passim) et tõrķę (Vd.); malgré cela, le Vâdais dit aussi tõrķę = cosser. On a aussi le subst. fém. lę tõr = *regard farouche, méchant, comme le taureau*. Ex.: kę tõr ę fę! = *quel mauvais regard il (fait) lance!* D'où l'adj. tõrũ, tõrũz, p. ex.: ęn vętx tõrũz = *une vache qui a un regard farouche*, « *qui fait un sale oeil* », comme on dit vulgairement. —

⁶¹⁾ Le mot signifie: *laver le linge en le battant à grands coups sur la planche à savonner*. (Voir ci-dessous: lęz-ęxępũz = *les lavandières, les lessiveuses*. — ⁶²⁾ Mot français; le patois dit: *ĩ lęr (latro)* ou *ĩ lęrķ (latronem)*. —

⁶³⁾ Remarquer que le verbe rĩtę est employé avec les deux auxiliaires: nõz-ę rĩtę (*nous avons couru*) et nõ sķ rĩtę (*nous sommes courus*). — ⁶⁴⁾ Excoicere = ękũr = *battre en grange*; ĩn-ękķsũ = *un batteur en grange*. (Cf. Arch. IX p. 71, note 217.) — ⁶⁵⁾ Le mot ẏę = *fléau* est ajoulot; le vâdais dit: *ĩ xwāyę (flagellu)*. — ⁶⁶⁾ Ici aussi tẏũdĩā a deux auxiliaires; c'est la première fois que je rencontre la forme: nõ sķ tẏũdĩā.

ălê pwār nôt byë xŭ l' dyəniə: lē
məjŭrŭ yŭ sō, ẽ nōz-ẽ fōtŭ dē kō dā
pnā⁶⁷⁾ dā rvī, dā rvë. ẽ m'ẽ tŭlẽ
djŭsk sŭ m'ŭ vwāsŭ.

pour prendre nos oeufs au cendrier,
les cuisinières nous ont jeté les cen-
dres aux yeux. Nous avons pensé
prendre notre viande à la cheminée:
les maçons y sont, et nous ont tout
rempli la figure de mortier. Nous
(sommes) avons cru aller prendre
notre blé sur le grenier: les mesu-
reurs y sont, et nous ont foutu des
des coups de boisseau, de revient, de
reva, et m'ont lancé jusqu'ici m'y
voici.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

VI. lē fōl d'lē fëyə dŭ rwă ẽ dŭ ptë bwärdjiə.

La fôle de la Fille du Roi et du petit Berger.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. ẽ y' ẽvë ẽn fwă ŭ rwă k'ẽvë
fë ĩn-ẽdŭ kə stŭ k' pōrë ẽvwă lō drŭ
mō d'së fëyə, l' ẽrë ă meryëdjə.

1. Il a avait une fois un roi qui
avait fait un édit que celui qui pour-
rait avoir le dernier mot de sa fille,
l'aurait en mariage.

ẽl ă vnŭ d' tō lē să⁶⁸⁾ ẽn grōs
rōt⁶⁹⁾ dā xŭr pō l' ẽvwă. ẽ y' ẽvë ŭ
ptë bwärdjiə k' vwärdjē⁷⁰⁾ dē bërbi
xŭ l' txëpwă; ẽ pōë ẽ dmëdë ă sē xŭr
lëvŭ k' ẽl ălŭ⁷¹⁾; ẽ pōë ẽ yŭ dyən:
l' rwă ẽ fë ĩn-ẽdŭ kə stŭ k' pōrë
ẽvwă lō drŭ mō d'së fëyə ẽ lē fër
ẽ kwăjiə, s'ă stŭ k' l'ẽrë ă meryëdjə.

Il est venu de tous les côtés une
grande troupe de messieurs pour
l'avoir. Il y avait un petit berger
qui gardait des brebis sur le pâtu-
rage; et puis il demanda à ces mes-
sieurs (là) où (qu') ils allaient; et
puis ils lui dirent: Le roi a fait un
édit que celui qui pourrait avoir le
dernier mot de sa fille et la faire (à)
taire, c'est celui-ci qui l'aurait en
mariage.

⁶⁷⁾ Le *pnā* = le boisseau, ancienne mesure pour les grains. Dans l'évêché de Bâle, on en distinguait deux: *lā pnā d'lē mnëdjə* = le boisseau de la «menage» (*Halle aux blés*) valant 15 litres, et *lā pnā dŭ prŭs* = le boisseau du prince, valant 18 litres. — Le *pnā* se divisait en *dmë pnā* ($\frac{1}{2}$), *yōvrŭ* ($\frac{1}{4}$) et *kōpă* ($\frac{1}{8}$). — Ce mot «la menage» employé pour désigner la *Halle aux blés*, vient sans doute de *l'amenage* (*du blé*), d'où le mot patois *lē mnëdjə* pour *l'ëmnëdjə*; car *mener* = *mwănë* et *amener* = *ëmwănë*. — ⁶⁸⁾ *să* (*sensus*) = côté, est féminin: *ẽn să, dā stă să*. — ⁶⁹⁾ *rōt* vient de l'allemand *Rotte*: *ẽn rōt dā sŭdë* (soldats) [cf. Arch. VI p. 162 sto. 2]. — ⁷⁰⁾ Ce mot *vwärdjē* n'est pas la forme ordinaire; le vâdais dit *värdë* et *vwärdë*, l'ajoulot: *värdjē, vwërdjē* (Guél.). — ⁷¹⁾ Remarquer la construction: *lëvŭ k'ẽl ălŭ* = (*lă*) où qu'ils allaient; d'habitude on dit: *lëvŭ ẽl ălŭ*.

2. l' ptě bwārdjā s' dyě: ẽ m' fā vūa s'ẽ n' y ẽrẽ p' mwāyẽ d'ẽvwā l' drīa mǫ dā stə bēxāt. ĩ yĩ vœ ẽxbĩ ălẽ.

ẽl ălẽ dō vēa⁷²⁾ sẽ mēr pǫ yĩ dmēdē dū ũa,⁷³⁾ k' ẽ vlẽ y ălẽ āxĩ.⁷⁴⁾

3. tẏẽ ẽ fœ ẽrīvẽ txīa l' rwā, ẽ vwāyẽ tǫ sẽ xĩr k' djāzĩ djẽ dẽvǫ sẽ fẽyā, ẽ pœ k' s'ẽfōxĩ d' yĩ rīvẽ sẽ ẏō; mē pīa p' ũ n' pǫyẽ lẽ fēr ẽ kwājīa, k' ẽl ẽvẽ tūadj⁷⁵⁾ ātẏ ẽ yĩ rēpōdr, ẽ pœ k' s' ẽtẽ lēa k'ẽvẽ l' drīa mǫ.

tẏẽ ẽl ǝn tǫ dĩ yǫt mǫ, l' rwā d'mēdẽ s'ẽ n' y ẽvẽ pũ nũ ẽ dyẽn k'ẽ n' y ẽvẽ pũ rā k'ĩ ptě bwārdjīa. ẽ dyẽ k'ẽ fāyẽ l' fēr ălẽ tǫ d' mēm.

4. ẽl ẽvẽ txīa dẽ sẽ kęp, ẽ pœ l' ẽvẽ rbǫtẽ. ẽl ălẽ d' kǫt lẽ fẽyā dĩ rwā, ẽ yĩ dyẽ:

— *Bonjour, vōz-ẽt bĩ bẽl rūdjā!*

— *J'ai le feu au cul.*

— *Si vous avez le feu au cul, dū ũa ĩ vœ tẏr.*

— ẽvǫ kwā ās kə t' lē rtirrō?

— sǫlĩ n' srẽ p' bō? k'ẽ dyẽ ā mǫtrẽ ẽn ptět vwādj.

— *Hou! k' ẽl yĩ dyẽ, vẽ txīar!*

— *Eh! Mademoiselle! y ā dvẽ!⁷⁶⁾*

ẽ n'ẽ sẽvũ pũ rā pǫ rēpōdr, ẽ pœ s' ā lũ k' l'ẽt-ẽvũ ā mēryēdjā.

2. Le petit berger se dit: Il me faut voir s'il n'y aurait pas moyen d'avoir le dernier mot de cette fille. J'y veux aussi aller.

Il alla donc vers sa mère pour lui demander deux œufs, qu'il voulait aller aussi.

3. Quand il fut arrivé chez le roi, il vit tous ces messieurs qui parlaient déjà avec sa fille, et puis qui s'efforçaient de lui river ses clous; mais pas un seul ne pouvait la faire (à) taire, qu'elle avait toujours quelque chose à lui répondre, et puis que c'était elle qui avait le dernier mot.

Quand ils eurent tous dit leur mot, le roi demanda s'il n'y avait plus personne. Ils dirent qu'il n'y avait plus rien qu'un petit berger. Il dit qu'il fallait le faire aller tout de même.

4. Il avait chié dans son bonnet, et puis l'avait remis. Il alla près de la fille du roi, et lui dit:

— Bonjour, vous êtes bien belle rouge!

— J'ai le feu au cul.

— Si vous avez le feu au cul, deux œufs je veux cuire.

— Avec quoi est-ce que tu les retirerais!

— Cela ne serait pas bon? qu'il dit en montrant une petite verge.

— Hou! qu'elle lui dit, va chier!

— Eh! Mademoiselle, j'en viens!

Elle n'a su plus rien pour répondre, et puis c'est lui qui l'a eu[e] en mariage.

(Marie-Jeanné Guélat, née en 1815, Fahy, Ajoie.)

⁷²⁾ *vēa* (*versus*) = vers (Ajoie); on trouve aussi la forme *vā* (Cf. N° I § 3). Le vâdais dit *vwā*. — ⁷³⁾ Remarquer l'hiatus: *dū ũa*; d'habitude on dit: *dūz-ũa*. — ⁷⁴⁾ Ce mot *āxĩ* = aussi ne s'emploie qu'en Ajoie; inconnu au Vâdais qui dit toujours *ẽxbĩ*. — ⁷⁵⁾ *tūadj* est ajoutot; inconnu au Vâdais qui n'a que: *ẽdẽ*. — ⁷⁶⁾ Je ne sais comment expliquer cette forme: *y ā dvẽ*, littéralement: *j'en deviens*, ni à quoi la rattacher. On m'affirme de Porrentruy que *y ā dvẽ* est l'équivalent de *y ā rrvĩ* et s'emploie à la montagne, dans les villages voisins de la frontière française. — Fahy n'est du reste pas éloigné du village français d'Abévillers, où cette expression est courante.

VII. lǝ fôl də Jean de l'Ours.

La fôle de Jean de l'Ours.

(Patois d'Alle, Ajoie.)

1. ē y' ɛvɛ ɛn fwă ɛn bɛxăt k' ɛvɛ
ũ ĩn-ăfɛ, ɛ pœ ɛl ă vñɛ xĩ sôl k' ɛl
lǝ pǝtxɛ də l'bō. ɛ pœ ɛ y' ɛ ĩn-ũrs
k' l'ɛ rɛmɛsɛ ɛ l' pǝtxɛ⁷⁷⁾ də sɛ kă-
vɛrn; ɛ pœ tʒɛ st' ũrs ălɛ fǝ, ɛ yĩ
bǝtɛ ɛn grôs pīər ă ptxũ, k' ɛ n'
sɛtxœx⁷⁸⁾ pɛtxĩ; ɛ pœ ɛ l' nũrisɛ ɛ
yĩ bɛyɛ ɛ tāsīə.

ɛ vñɛ xĩ grō ɛ pœ xĩ fūə ă tāsɛ
sĩ lɛsɛ d'ũrs! tʒɛ s'ă k'ɛ fũ prũ
grō, ɛ rǝtɛ stə pīər ɛ pœ ɛ pɛtxɛ fǝ,
ɛ s' bǝtɛ ɛ rǝlɛ sɛ sɛvwă lɛvũ ɛl ălɛ.

2. ɛl ălɛ txīə ĩ pɛyzɛ kə lə pyɛdɛ⁷⁹⁾
pǝ vālă. ɛ yĩ dyɛn lǝ lădmɛ: « ɛ t'
fă ălɛ fɛr dī bō pǝ ĩ bō txīə⁸⁰⁾! »

ɛ pœ ɛl ălɛ də l' bō, ɛ kăssɛ sɛz-
ɛbr ă dʒnō⁸¹⁾; ɛl ă fzɛ ĩ mōsɛ. ɛl ălɛ
dĩr: « ɛ fă pār kɛtr txvā pǝ l' ălɛ
tʒɛri. » — ɛl ălɛn ɛvǝ sɛ kɛtr txvā,
ɛ pœ ɛ txɛrdʒɛn sĩ txīə dʒɛk⁸²⁾ ɛl
ɛrɛtxɛ⁸³⁾. sɛ txvā nə sɛtxɛn ălɛ; ɛ
vñɛ xĩ grɛñ k' ɛ prăñɛ sĩ txīə pɛ lɛ
kūə ɛ l' ɛ trīnɛ dʒɔk⁸²⁾ ɛ l' ɔtă ɛvǝ
lɛ kɛtr txvā.

3. sɛ dʒă ɛtĩ ɛbăbĩ ɛ n' sɛvĩ kwă
n' ă fɛr⁸⁴⁾; ɛ dyɛn: « ɛ fă l' ăvĩə
pǝtxɛ ă sĩ mlĩ də lɛ prɛ ɛvǝ tǝ sɛ

1. Il y avait une fois une fille qui
avait eu un enfant, et puis elle en
[de]vint si fatiguée qu'elle le porta
dans le bois. Et puis il y a un ours
qui l'a ramassé et le porta dans sa
caverne; et puis quand cet ours allait
dehors, il (y) mettait une grosse pierre
au trou, qu'il ne (sût) pût partir; et
puis il le nourrissait et lui donnait à
téter.

Il [de]vint si gros et si fort en
tétant ce lait d'ours! Quand (c'est
qu')il fut assez grand, il (r)ôta cette
pierre et puis il (partit dehors) sor-
tit, et se mit à rouler sans savoir (là)
où il allait.

2. Il alla chez un paysan qui (le
plaida) l'engagea pour valet. Ils lui
dirent le lendemain: « Il te faut aller
faire du bois pour un bon char! »

Et puis il alla dans le bois, et
cassa ces arbres (au) sur le genou;
il en fit un monceau. Il alla dire:
« Il faut prendre quatre chevaux pour
l'aller chercher. » — Ils allèrent avec
ces quatre chevaux, et puis ils char-
gèrent ce char jusqu'[à ce] qu'il rompit.
Ces chevaux ne (surent) purent aller;
il [de]vint si fâché qu'il prit ce char
par la queue et l'a traîné jusqu'à la
maison avec les quatre chevaux.

3. Ces gens étaient ébaubis et ne
savaient quoi (n') en faire; ils dirent:
« Il faut l'envoyer porter à ce moulin

⁷⁷⁾ Dans cette phrase les temps des verbes ne correspondent pas:
il l'a ramassé et le porta. — ⁷⁸⁾ sɛtxœx imparft. subj. de sɛvwă, dans le sens
de pouvoir. — ⁷⁹⁾ Le verbe pyɛdɛ (placitare) signifie: 1. plaider en justice;
2. plaider un travail, en régler les conditions par contrat; 3. plaider un do-
mestique = l'engager par contrat. — ⁸⁰⁾ L'Ajoie dit txīə (carne), le vâdais:
txɛə; Guélat donne aussi txɛə. — ⁸¹⁾ kăssɛ ă dʒnō = litt. casser au genou, sur
le genou; de même: ɛtr ă dɔ = être au dos, être sur le dos. — ⁸²⁾ Le mot
dʒɛk ou dʒɔk s'emploie comme conjonction: jusqu'à ce que; ici littéralement:
jusqu'il rompit. — ⁸³⁾ ɛrɛtxɛ = surcharger, succomber (Guél.) A ici le sens
de céder, rompre sous le poids. Biétri dit: Faire plier quelqu'un sous le
poids. — ⁸⁴⁾ Remarquer cette liaison: kwă n'ă fɛr.

dyēl, kə sē k' yī ālī n' ā rəvəñĩ p';
 ẽ vœ ẽtr dẽkõbrẽ. »

ẽ mōjũrẽn dũ sẽ d' byẽ; ẽ lẽ
 prəñẽ dõ sẽ brẽ tở kmã dẽ sẽtxã d'
 lẽ sã,⁸⁵⁾ ẽ s'ã vẽ ã sĩ mlĩ. tẒẽ ẽl ẽ-
 rĩvẽ, sẽ dyēl kmāsẽn ẽ l' ấtrẽ ẽ vĩ
 l' trũẽ. ẽ pœ lũ dyẽ:

« k' ās-k' vỗ vlẽ fẽr? » — ẽl i fĩ
 rã k' lẽ gātẽye⁸⁶⁾. tẒẽ ẽ vwayẽ sỗlĩ,
 ẽ bỗtẽ sỡ byẽ dẽ l' mlĩ ẽ kmāsẽ ẽ
 pār sẽ dyēl, d' lẽ txẽpẽ ddẽ ẽ d' lẽ
 mỗdr ẽvõ sỡ byẽ. ẽ fzẽ ã mwẽ sũtx, xẽ
 sẽ d' fẽrẽn, d' lẽ nwār, d' lẽ by-
 ấtx, d' lẽ rũdj, dỏ tở lẽ sũtx. ẽ y'
 ẽvẽ trỏ d' sẽ; ẽ tũrẽ ẽn kũadj ẽ twẽ⁸⁷⁾
 ẽ lẽz-ẽtẽtxẽ tở ấswẽn, ẽ prəñẽ sỗlĩ
 xũ sỡ kỗ.

tẒẽ sẽ djã l' vwayẽn rvəñĩ ẽvõ
 stỏ grỗ txẽrdj, ẽ kriẽn: « ẽlẽrm! »
 ẽ tẒũdẽ ẽtr dẽ yỏt dyəniỏ ẽ l' dẽ-
 rỏtxẽ⁸⁸⁾.

4. ẽ yĩ dyẽn k' ẽ vĩ bỗtr ấ grẽdj
 pỏ ẽkũr, ẽ yĩ bẽyẽn i syẽ⁸⁹⁾. « k' ās-
 k' i vœ fẽr dỏ sỗsĩ? i n' sỡrỏ ẽkũr ẽ-
 võ sĩ syẽ, ẽl ã trỏ ptẽ. i vœ ấlẽ ã
 bỗ ã fẽr iĩ. »

ẽl ấlẽ ã bỗ ẽ prəñẽ lỏ pũ grỏ
 txẽn k' ẽ pỏyẽ trỏvẽ pỏ lẽ vårdj, ẽ
 l' pũ grỏ sỗpĩ pỏ l' mễsã⁹⁰⁾. ẽ s' ấ

⁸⁵⁾ C'est la première fois que je rencontre cette construction: *des sachets du (de) sel*; en patois, *sã* est féminin. — ⁸⁶⁾ *fẽr lẽ gātẽyẽ* = *faire les chatouilles, chatouiller*. En voulant tourmenter et tuer Jean de l'Ours, les diables ne faisaient que le chatouiller! — ⁸⁷⁾ *kũadj ẽ twẽ*, littér. *corde à tour*, grosse corde avec laquelle on serre la perche qui presse le foin ou le blé. Le mot *twẽ* est ajoulot; le vâdais dit *tỏ* ou *tỏr*. (Voir ci-dessous § 12, 1^{re} ligne.) — ⁸⁸⁾ Le verbe *dẽrỏtxũ* = littér. *dérocher*, p. ex. *dẽrỏtxũ dẽ pĩar* (pierres); puis *jeter à bas, décharger*. — ⁸⁹⁾ Voir note 65. L'Ajoie dit *Ẓẽ* et *syẽ*. Le Vâdais *xwãyẽ* dérive de *flagellu*; pour *syẽ* ou *Ẓẽ*, il faut supposer un *fl(ag)enu* (Cf. *plenu* = *pyẽ*). — ⁹⁰⁾ *La manche* = *lẽ mễdjỏ*; *le manche* = *l' mễdj*. Dans quelques villages, à Buix, p. ex., *i mễsã* = *le manche du fléau*. Le *mễsã* désigne aussi un *petit sapin* pouvant fournir un *manche de fouet*. Ex.: *y' ẽ kỏpẽ i mễsã* = *j'ai coupé un manche de fouet*.

dans les prés avec tous ces diables, que ceux qui y allaient n'en revenaient pas; il veut être (débarrassé) tué. »

Ils mesurèrent deux sacs de blé; il les prit sous ses bras, tout comme des sachets (du) de sel, et s'en va à ce moulin. Quand il arriva, ces diables commencèrent à l'entourer et voulaient le tuer. Et puis lui dit:

« Qu'est-ce que vous voulez faire. »
 Ils [ne] lui faisaient rien que les chatouilles. Quand il vit cela, il mit son blé dans le moulin et commença à prendre ces diables, de les jeter dedans et de les moudre avec son blé. Il fit au moins cinq, six sacs de farine, de la noire, de la blanche, de la rouge, de toutes les sortes. Il y avait trop de sacs; il tira une corde de char et les attacha tous ensemble, et prit cela sur son cou.

Quand ces gens le virent revenir avec cette grosse charge, ils crièrent: « Au secours! » Ils crut être dans leur grenier et la jeta bas.

4. Ils lui dirent qu'ils voulaient mettre en grange pour battre; ils lui donnèrent un fléau. « Qu'est-ce que je veux faire de cela? Je ne saurais battre avec ce fléau, il est trop petit. Je veux aller au bois en faire un. »

Il alla au bois et prit le plus gros chêne qu'il put trouver pour la verge, et le plus gros sapin pour le manche.

rvāñē ęvō sī syē dō sō brē ę ālē dē
lē grēdj pō ękūr. — lō prāmīā kō
d' syē k' ę bēyē, ę fzē vūlē lē mājō
ā l'ēr. ę yī dyēn k' ę n' le sērī vādjē.

5. ę pētē ę ālē vā ī mērtxā, k'
yī dyē pō vūā s' ę fīārē bī dvē. ę
yī dyē k' āyā. — ę yī bēyēn lō pū
grō mētxē k' ę y' ęvē ā lē fōardj.
ę l' trōvē trō ptē pō fīr ęvō; ę dyē:
« ę fā m' fēr ī grō mētxē! » — lō
prāmīā kō d' mētxē k' ę bēyē, ęl
āfōsē l'āžen ę pōlē bēyā, tō ā tīār.

6. lō mērtxā ā vñī ēbābī, ę yī
dyē: « k' ās k' ī t' vōē bēyīā, ę pōē tō
t'ān-ādrē? »

« — vō m' fārē ęn kēn k' pājōx
sītā mīl! »

kōm ę⁹¹⁾ n' ęvē p' prū d' fīā
dē sē fōardj, ęl⁹¹⁾ ālē dē ī mēgēzī
pō ętxē dī fīā. ę prāñē tō lē bē d'
fīā k' ę trōvē, ę pōē lē txērdjē xū
sōn-ēpāl, ę pōē ę rvāñē ā lē fōardj pō
fēr sē kēn dēvō tō sī fīā. tžē ęl ę
sē kēn, ęl ālē vwāyēdjīā.

7. ęl ā trōvē ū k' ętē sīātē ā dō
kōtr ęn mōtāñ.⁹²⁾

« — k' ās k' t'fē sī? » k'ę yī dyē.

« — vwālī ęn mōtāñ kō mā grāv⁹³⁾
pō pēsē; ī lē vōē būsē dē ęn sā. —
ē bī! t' ę ākwē ī bō bōgr! ę t' fā
vñī ęvō mwā! » ę s' ęplē dālī lō būs-
mōtāñ.

8. tžē ę fōēn ī pō pū lwē, ęl ā
trōvēn ū k' ętē kūtīā xū lē rīv d' ī
lē. ę yī dyē:

« — k' ās kō tō fē sī? — vwālī

Il s'en revint avec son fléau sous le
bras et alla dans la grange pour
battre. — Le premier coup de fléau
qu'il donna, il fit voler la maison en
l'air. Ils lui dirent qu'ils ne le sau-
raient garder.

5. Il partit et alla vers un maré-
chal, qui lui dit pour voir s'il frappe-
rait bien devant. Il lui dit qu'oui. —
Ils lui donnèrent le plus gros marteau
qu'il y avait en la forge. Il le trouva
trop petit pour frapper avec; il dit:
« Il faut me faire un gros marteau! »
— Le premier coup de marteau qu'il
donna, il enfonça l'enclume et puis
la bille, tout en terre.

6. Le maréchal est [de]venu éba-
hi, et il lui dit: « Qu'est-ce que je te
veux donner, et puis tu t'en iras! »
« — Vous me ferez une canne qui
pèse cinq mille! »

6. Comme il n'avait pas assez de
fer dans sa forge, il alla dans un
magasin pour acheter du fer. Il prit
toutes les barres de fer qu'il trouva,
et puis les chargea sur son épaule
et puis il revint à la forge pour faire
sa canne avec tout ce fer. Quand il
eut sa canne, il alla voyager.

Il en trouva un qui était assis (au)
le dos contre une montagne.

« — Qu'est-ce que tu fais ici?
qu'il lui dit.

— Voici une montagne qui me
gêne pour passer; je la veux pousser
(dans) d'un [autre] côté. — Eh! bien,
tu es encore un bon bougre! Il te
faut venir avec moi! » Il s'appelait
(alors) donc le Pousse-Montagne.

8. Quand ils furent un peu plus
loin, ils en trouvèrent un qui était
couché sur la rive d'un lac. Il lui dit:

« — Qu'est-ce que tu fais ici? —

⁹¹⁾ Le premier *il* se rapporte au *maréchal*, le second à Jean de l'Ours.

— ⁹²⁾ C'est plutôt le mot français; le patois dit *mōtēñ*. Le mot français a été
amené sans doute à cause du nom propre qui suit: *l'būs mōtāñ*. — ⁹³⁾ Le
verbe *grēvē* (*gravare*) signifie *empêcher, gêner, grever*.

ĩ lẹ kə m' grəv pǝ pēsē; ĩ l' vǝ
bwār. — ẹ bĩ! t' ẹ ǎkwē ĩ bō bōgr!
ẹ t' fā vni ẹvǝ mwǎ. » ẹ s' nǝmē
dālĩ l' *Impétueux*!

ẹ s'ǎ vǝlẹ trā xũ lẹ rīv d'ẹn kōb.
stũ k' ẹvǝ bũ sĩ lẹ, s' bǝtẹ ẹ pĩxĩǎ,
ẹ nǎyẹ tǝ stǎ kōb.

9. ẹ s'ǎ vǝ ĩ pǝ pũ lwē ẹ trǝvẹn
ĩ txētẹ; ẹl ǎtrẹn dǎdē, ẹ tẂrẹn tǝ
pwǎ dē⁹⁴) sĩ txētẹ, ẹ n' trǝvẹn nũ.
« ẹ bĩ! nǝ vlǎ dmūrẹ sĩ, » k' ẹ dyẹn.
ẹ y' ẹvǝ tǝ s' k' ẹ fǎyẹ pǝ vǐvr: dĩ
lō, dẹ fũzĩ, tǝ s' k' ẹ fǎyẹ.

lǝ lǎdmē, *Jean de l'Ours* dyẹ:
« nǝ vlǎ ǎlẹ ǎ lẹ txǝs, dĩ d' nǝ!
s'ǎ l' bũs mǝtǎnǎ kə vǎdjřẹ. tẂ
t'ẹrẹ fẹ lẹ nǝn, k'ẹ srẹ mēdĩ, tǎ
swǎnrẹ, ẹ pǝ nǝ vlǎ vni nǝnẹ. »

mēdĩ vñẹ, ẹ n' ọyẹn pǎ swǎnẹ;
ẹ s' pǎsẹn⁹⁵): « ẹ y' ǎ ẹrīvẹ kẹk
txǝz. »

10. dĩ tǎ k' ẹ kǝpẹ lẹ sǝp, ẹ y' ẹ
ẹn vẹyǎ fǎn k' ǎlẹ yĩ dmēdẹ ĩ mǝxẹ
d' pē. ẹ yĩ bẹyẹ ĩ mǝxẹ d' pē. tẂ
ẹl l'ǎ, ẹ yĩ sǎtẹ dxũ, ẹ lǝ fzẹ tǝ rǔdj
dǎ sē, kə n' sǝtxẹ swǎnẹ.

lǝ lǎdmē, ẹ dyẹn ǎ sĩ bwǎyũ d'ǎv
d' vǎdjẹ. sǎ fǝ lẹ mēm *répétition* k'
lẹ vwǎyǎ, ẹvǝ lẹ vẹyǎ ẹ lẹ sǝp.

Jean de l'Ours yǝ dyẹ lǝ lǎdmē:
« s'ǎ mwǎ k' vǝ vǎdjẹ ǎdjǝ; vǝ n'
sẹt rǎ, vǝ n'ẹt rǎ k' dẹ pǝltrǝ! »

11. stǎ vẹyǎ rǎlẹ pǝ dmēdẹ l' ǎl-
mǝn⁹⁶) tẂ ẹ kǝpẹ lẹ sǝp, kǝm lẹz-
ǎtr djwẹ. stǎ vẹyǎ lǝ tẂdẹ kǎkẹ, sĩ
Jean de l'Ours! « — k'ǎs kə t' vǝ

Voici un lac qui me gêne pour pas-
ser; je le veux boire! — Eh! bien,
tu es encore un bon bougre! Il te
faut venir avec moi. » Il se nommait
donc l'Impétueux.

Ils s'en vont les trois sur la rive
d'une combe. Celui qui avait bu ce
lac se mit à pisser, et noya tout[e]
cette combe.

9. Ils s'en vont un peu plus loin
et trouvèrent un château; ils entrè-
rent dedans, ils cherchèrent tout par
dedans le château, et ne trouvèrent
personne. « Eh! bien, nous voulons
demeurer ici, » qu'ils dirent. Il y avait
tout ce qu'il fallait pour vivre: du
bois, des fusils, tout ce qu'il fallait.

Le lendemain, Jean de l'Ours dit:
« Nous voulons aller à la chasse, deux
de nous! C'est le Pousse-Montagne
qui gardera. Quand tu auras fait le
dîner, qu'il sera midi, tu sonneras, et
puis nous voulons venir dîner. »

Midi vint, ils n'entendirent pas
sonner; ils (se) pensèrent: « Il (y) lui
est arrivé quelque chose. »

10. Du temps qu'il coupait la sou-
pe, il y a une vieille femme qui alla
lui demander un morceau de pain.
Quand elle l'eut elle lui sauta dessus,
et le fit tout rouge de sang, qu'il ne
(sut) put sonner.

Le lendemain ils dirent à ce bu-
veur d'eau de garder; ce fut la même
répétition que la veille, avec la vieille
et la soupe.

Jean de l'Ours leur dit le lende-
main: « C'est moi qui veux garder
aujourd'hui; vous ne savez rien, vous
n'êtes rien que des poltrons! »

11. Cette vieille (ralla) revint pour
demander l'aumône quand il coupait
la soupe comme les autres jours.
Cette vieille le pensait frapper, ce

⁹⁴) Litt. *tout par dans ce château*. — ⁹⁵) Le patois dit *s' pāsẹ* = *se penser*, influence de l'allemand. Le parler populaire dit aussi: *je me suis pensé*. — ⁹⁶) D'habitude on dit *ām̃n*; Guélat donne les deux formes: *ām̃n* et *ẹm̃n*; d'où le subst. *ĩn-ẹm̃ñǎ*, litt.: *un aumônier* = *un mendiant*.

fêr? » k'ě yĩ dyě; ẽ n' fzě rã k' d'ĩ fêr lē gătěyā. ẽ yĩ fôtě ĩ kō ẽ lē tũlě⁹⁷⁾ bĩ lwē. ẽl rsātě dē ĩ ptxũ ẽ pœ ā n' lē rvwāyě pũ.

ẽ swānẽ tẏẽ s' fœ l'ūr d' nōnẽ. « ẽ n'ẽ p' fē kmā nõ, » k'ě dyẽn. dālĩ tẏẽ ẽ fœn lĩ, ẽ yō dyě: « s'ā dīx k' vō vōz-ēt lēxĩā ẽrādjiā pã stā vēyā? vōz-ēt dē bē pōltrō! ẽ fā k' nõ sētxi lēvũ āt-ālẽ stā bōgr dā vēyā! »

12. ẽ tẏərẽn ĩ twē ẽ prānẽn dē kūādj ẽĩ pnĩā, k' ẽl ẽtětẏẽn sē kūādj ẽvō lēz-ēs dā sĩ pnĩā. ẽ y' ān-ẽ ũ k' mōtē ddē; ẽ yĩ bēyẽn ĩ gryā⁹⁸⁾ pō gryānẽ tẏẽ ẽ fārē lō rtĩrĩā ẽmō.

ẽl ālẽ bĩn-ẽvā, mē lē pāvũ l'prānẽ; ẽ gryānẽ ẽ ẽ fāyě lō rtĩrĩā ẽmō. — lō skō⁹⁹⁾ dālĩ dĩ k' ẽl ādrē. mē fwā! ẽ fzē kōm l'ātr! tẏẽ ẽ fœ ĩ pō ẽvā, ẽ gryānẽ, k' ẽ fāyě lō rtĩrĩā ẽmō.

Jean de l'Ours dyě: « ā n' sē rã fêr dā vō! ĩ yĩ vœ ālẽ, mwā! » ẽ pœ ẽ prānẽ sē kēn dā sītẏ mĩl ẽvō lũ.

13. tẏẽ ẽ fœ ā fō, ẽ trōvẽ ẽn vēyā fān k' ẽtē ẽsĩātē kōt ĩ fũā, k' s'ētẏādē. « mō pũēr ẽn, k' ās kē vō vnĩ fêr pwā xĩ¹⁰⁰⁾ ? ẽ y'ẽ trā géants¹⁰¹⁾ kē rtēñā trā prīsēs, lē trā scēr, dē sē tẏēbr lĩ. »

⁹⁷⁾ Pour le verbe *tũlẽ*, voir *Arch. IX* p. 116, note 216. C'est littéralement *lancer, jeter avec une tũl* (sarbacane) — ⁹⁸⁾ Voici le nom des diverses cloches: a) *lẽ tẏēpēn* = grosse cloche de fer pour les vaches, *le toupin*, comme on dit dans la Suisse romande; b) *lẽ sōtx*, la cloche (soit à l'église, soit la *sonnaille* des vaches); c) *lẽ sōnāda* ou *sōtxāt*, la clochette des vaches; d) *le gryā*, petit *toupin* qu'on met aux veaux; e) *l' rōlā* = le grelot. — ⁹⁹⁾ En patois et en français populaire jurassien, on dit le « *sekond* » et non le « *segond* ». — ¹⁰⁰⁾ Le mot *ici* = *sĩ* (*sĩ dvē, vĩ vwā sĩ*); cependant on ne dit pas *pwā sĩ par ici*, mais bien *pwā xĩ*. (Cf. un peu plus bas: *k' ās k' vō vnĩ fêr sĩ?*) — ¹⁰¹⁾ Mot français, inconnu au patois.

Jean de l'Ours! « — Qu'est-ce que tu veux faire? » qu'il lui dit; elle ne faisait rien que d'y faire les chatouilles. Il lui f.....icha un coup et l'envoya bien loin. Elle (re)sauta dans un trou, et puis on ne la revit plus.

Il sonna quand ce fut l'heure de dîner. « Il n'a pas fait comme nous, » qu'ils dirent. Alors quand ils furent là, il leur dit: « C'est ainsi que vous vous êtes laissé arranger par cette vieille? Vous êtes des beaux poltrons! Il faut que nous sachions où est allée cette bougre de vieille! »

12. Ils cherchèrent un tour et prirent des cordes et un panier, qu'ils attachèrent ces cordes avec les anses de ce panier. Il y en a un qui monta dedans; ils lui donnèrent une clochette pour sonner quand il faudrait le retirer en haut.

Il alla bien en bas, mais la peur le prit; il sonna et il fallut le retirer en haut. — Le second alors dit qu'il irait. Ma foi! il fit comme l'autre! Quand il fut un peu en bas, il sonna, qu'il fallait le retirer en haut.

Jean de l'Ours dit: « On ne (sait) peut rien faire de vous! J'y veux aller, moi! » Et puis il prit sa canne de cinq mille avec lui.

13. Quand il fut au fond, il trouva une vieille femme qui était assise près d'un feu, qui se réchauffait. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire par ici? Il y a trois géants qui retiennent trois princesses,

kāk ā lē pūətx d' lē prēmīər txēbr; ẽ y' ẽ ẽn bēl prīsēs kə vñē ǫvīə. « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñĩ fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjũ! »

ẽl ẽtē kǫtxīə xũ sō yē k' drēmē. « lēxīət-lǫ vñĩ! » kə dyē; ẽ pǫ ẽl ẽ kmēsīə d' kākē xũ l' pyētxīə ẽvǫ sē kēn pǫ lǫ rēvwayīə.

14. tXē l' géant lǫ vwăyē: « O ver de terre, ombre de mes moustaches,¹⁰²⁾ k' yĩ dyē, k'ās kə t' vĩ fēr sī? »

Jean de l'Ours yĩ bēyē ĩ kō d'kēn ẽl'tǫlǫ ǫtr lǫ mǫr. ẽ fǫ tXē tǫ rwă¹⁰³⁾. lē prīsēs yĩ bējē lē mē, ẽ fūəx k' ẽl ẽtē ẽj d'ētr dēlivrē d' sī géant. ẽ yĩ dyē: « ẽ y'ē ākwē dũ d' mē sǫr dē sē txēbr lĩ, ẽ pǫ lē géants sō ākwē pũ grō kə stũ-sĩ. » ẽl ẽrīvē ā lē skōd pǫ lē dēlivrē.

kāk ā lē pūətx d'le skōd txēbr, ẽ lē prīsēs kə vñē ǫvīə ẽtē ākwē pũ bēl kə l'ātr. ẽ yĩ dyē: « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñĩ fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjũ! — lēxīət lǫ pēə vñĩ! » kə dyē; ẽ pǫ ẽ rkǫ-mēsē d' kākē ākwē pũ fūə xũ l' pyētxīə ẽvǫ sē kēn pǫ lǫ rēvwayīə.

15. tXē l' géant lǫ vwăyē: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, kə yĩ dyē, k'ās tǫ vĩ¹⁰⁴⁾ fēr sī? » Jean de l'Ours yĩ bēyē ĩ kō, l' fǫtē pē tīər,

¹⁰²⁾ Le narrateur n'a pas patoisé ces mots si typiques, mais leur a précieusement conservé leur forme originale. — ¹⁰³⁾ Le latin *rigidu* donne régulièrement *rwă* (*e* + *c, g* = *wa*: *tectu* = *twă*; *rege* = *rwă*; *frigidu* = *frwă*; *strictu* = *ētrwă*, etc.) — ¹⁰⁴⁾ On dit aussi souvent: *k'ās tǫ vĩ fēr* que *k'ās kə tǫ vĩ fēr* (Cf. 14); de même en français populaire, on dit plus souvent: *Qu'est-c' tu viens faire* que: *Qu'est-ce que tu viens faire?* (Cf. note 52.)

les trois soeurs, dans ces chambres-ci. »

[II] frappe à la porte de la première chambre; il y a une belle princesse qui vint ouvrir. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! »

Il était couché sur son lit qui dormait. « Laissez-le venir! » qu'il dit; et puis il a commencé de frapper sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

14. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'il lui dit, qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Jean de l'Ours lui donna un coup de canne et le lança outre le mur. Il fut tué tout raide. La princesse lui baisa les mains, à force qu'elle était aise d'être délivrée de ce géant. Elle lui dit: « Il y a encore deux de mes soeurs dans ces chambres-là, et puis les géants sont encore plus (gros) grands que celui-ci. » Il arriva à la seconde [princesse] pour la délivrer.

[II] frappe à la porte de la seconde chambre, et la princesse qui vint ouvrir était encore plus belle que l'autre. Elle lui dit: « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! — Laissez-le seulement venir! » qu'il dit; et puis il recommença de frapper encore plus fort sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

15. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'est-ce que tu viens faire ici? » Jean de l'Ours lui donna un coup, le

lõ prñē pē lē pīā ē l' tʃũē dē sō pō
d'txēbr.

pō l'ātr ē l' dēkōbrē ākwē lē mēm
txōz. ēl ētī xə ējē¹⁰⁵), sē pūar prīsēs!

s'ētē dāli pō rmōtē ēmō sī ptxũ!

ē bōtē lē prēmīar dē l' pēniā, pō
lē tīrīā ēmō, ē pōē ē grīyānē.

16. tʃē ēl āt-ēyũ āsō, ē dyā lē
dũ: «ō! lē bēl djā!» ē ē s' dīxpūtī
lōkē lē vlē ēvwā.

lē prīsēs yō dyē: «ē y'ē ākwē mē
sōer ēvā.» ē lēxēn ālē lō pēniā, ē
tīrēn ēmō lē skōd ē lē trōvēn ākwē
pũ bēl kə l'ātr. ē yō dyē: «ē y'ē
ākwē lē pũ djūn k'a ēvā!»

ē lēxēn ālē lō pniā pō lē rtīrīā
ēmō. «ēl ā ākwē pũ bēl k' lēz-ātr!»

ē dyēn lē dũ: „s' nō tīrā *Jean de
l'Ours* ēmō, nō nā vlā pũ rā ēvwā
ē dīr. “ dāli ē l' lēxēn ā fō.

17. lū n' sēvē kmā fēr pō mōtē,
ēl ālē vā stə vēyā kə s' ētxādē ē pōē
yī dyē: „s' tə mē n' tīr pə fō d'sī
ptxũ, i t' tūā¹⁰⁶!”

stə vēyā yī dyē: „ē y'ē ī grōl-
ūājē¹⁰⁷) k'a ān-ī tā yūā. tə t' ētxvāl-
rē¹⁰⁸) dxũ, ē pōē t' pāre d'lē txīā k'
t'ān-āx prū; ē pōē tō lē kō k'ē kriārē:
kwāk! t' yī bēyārē ēn gūlē d' txīā.
s' te n' ān-ē p' prū pēr-āsō, ē bī, ē
vō rvānī ēvā.”

f... icha par terre, le prit par les
pieds et le tua dans son pot de
chambre.

Pour l'autre, il le débarrassa en-
core la même chose. Elles étaient si
aises, ces pauvres princesses!

(C'était alors) Il s'agissait main-
tenant de remonter en haut ce trou!

Il mit la première dans le panier,
pour la tirer en haut, et puis il sonna.

16. Quand elle a été en haut, ils
dirent les deux «Oh! la belle (gent)
personne!» Et ils se disputaient le-
quel la voulait avoir.

La princesse leur dit: «Il y a en-
core mes soeurs en bas.» Ils laissè-
rent aller le panier, ils tirèrent en
haut la seconde et la trouvèrent en-
core plus belle que l'autre. Elle leur
dit: «Il y a encore la plus jeune qui
est en bas!»

Ils laissèrent aller le panier pour
la retirer en haut. «Elle est encore
plus belle que les autres!»

Ils dirent les deux: «Si nous ti-
rons Jean de l'Ours en haut, nous
ne voulons plus rien avoir à dire.»
Alors ils le laissèrent au fond.

17. Lui ne savait comment faire
pour monter. Il alla vers cette vieille
qui se chauffait et puis il lui dit:
«Si tu (me ne) ne me tires pas hors
de ce trou, je te tue!»

Cette vieille lui dit: «Il y a un
gros oiseau qui est en un tel lieu.
Tu t'achèveras dessus, et puis tu
prendras de la chair que tu en aies
assez; et puis tous les coups qu'il
criera: Couâc! tu lui donneras une
bouchée de chair. Si tu n'en as pas
assez par là-haut, eh! bien, il veut
revenir en bas.»

¹⁰⁵) Comparez cette forme *ējē*, littéralement: *aisées*, à la forme *ēj*
(*aise*) ci-dessus § 14. — ¹⁰⁶) Influence du français; le patois dit *tʃũē*. —

¹⁰⁷) La forme *ūājē* est ajoulote; le vâdais dit: *ōjē*. Quant à *grōl-ūājē* c'est
une forme analogique à *ī bēl-ūājē*. — ¹⁰⁸) Mot rare, litt. *s'achevaler*, *se mettre*
à cheval sur. Guélat a: *ētxvālē* = *monter à cheval*.

18. ẽ tʃũdẽ k' ẽl ǎn-ẽvẽ prũ prĩ;
mẽ ẽ pǎrẽ k'ẽ y' ẽvẽ ǎ; ẽ n'ǎlẽ rǎ
k'djẽk ǎ mwātǎ ẽ pœ ẽ rvǎñẽ ẽvǎ ¹⁰⁹⁾.

tʃẽ ẽ fœ ǎ fõ, ẽ dyẽ ǎ stǎ veyǎ:
„s'ǎ lõ drǎ kō ¹¹⁰⁾! s' tǎ mǎ n' fẽ p'
ǎlẽ ǎsõ, ï t' tũõ!

— ẽ bĩ, ẽ võ fǎ pǎr d' lẽ txǎ pũ
k' võ n' ǎn-ẽvĩ; ẽ pœ ẽ y'ẽ ï põtñǎ
dẽ st' ǎrmẽrǎt dẽ sĩ mũõ ¹¹¹⁾; ẽ y'ẽ
d' lẽ grẽx ddǎ. tʃẽ võ n' ǎrẽ pũ d'
txǎ, kǎ stǎ bẽt dǐrẽ: kwǎk! võ s'
kõprẽ ï mõxẽ d' txǎ ǎ lẽ txẽb õ ǎ
lẽ tʃœx, ẽ pœ võ yĩ bẽyǎrẽ; ẽ pœ võ
s' frǎyǎrẽ ẽvõ stǎ grẽx, ẽ võ vlẽ ẽtr
tõ rwǎrĩ. “

ẽ n' ǎlẽ pǎ p' djẽk ǎsõ k' ẽ s'
fǎyẽ djẽ kõpẽ d' lẽ txǎ; ẽ s' frǎyẽ
vĩtmǎ ẽvõ stẽ grẽx, ẽ pœ ẽ fœ rwǎrĩ.

19. tʃẽ ẽ fœ ǎsõ, dǎlĩ, ẽ n' sẽvẽ
kẽ txmĩ pǎr. ẽl ẽvẽ ẽdẽ sẽ kẽn. dǎlĩ
ẽ kmẽsẽ d' vwǎyẽdzĩ ẽ d' rõlẽ ǎ
l'ẽvẽtũr, sẽ sẽvwǎ lẽvũ ẽl ǎlẽ.

ẽl ǎlẽ tõ drwǎ txwǎ xũ sĩ txẽtẽ
lẽvũ ẽtĩ sẽ trǎ prĩsẽs. tʃẽ ẽl lõ vwǎ-
yẽn, ẽl lõ rkõñẽxẽn tõ kõtǎ; ẽ pœ lẽ
dũz-ǎtr sǎ sǎvẽn, ẽ pœ ẽ meryẽ dǎlĩ
lẽ pũ bẽl ẽ lẽ pũ djũn dẽ trǎ prĩsẽs.

20. ẽ fzẽn dẽ nǎs, ï rpẽ kǎ y' ẽvẽ
bouche que veux-tu, pẽs que peux-tu,
va chier aux quatre coins de la cham-
bre! lẽ pũ rõtĩ rĩtĩ pwǎ lõ vlẽdjǎ,
lõ kũtẽ xũ lõ dõ, lẽ mõtẽdj dõ lẽ
kũǎ; tʃũ vlẽ ǎ prǎñẽ.

18. Il croyait qu'il en avait assez
pris; mais il paraît qu'il y avait haut;
il n'alla rien que jusqu'au milieu, et
puis il revint en bas.

Quand il fut au fond, il dit à cette
vieille: « C'est la dernière fois! Si tu
(me ne) ne me fais pas aller là-haut,
je te tue!

— Eh! bien, il vous faut prendre
de la chair plus que vous n'en aviez;
et puis il y a un petit pot dans cette
(petite) armoire dans ce mur; il y a
de la graisse dedans. Quand vous
n'aurez plus de viande, que cette bête
dira: Couâc! vous (se) vous couperez
un morceau de chair à la jambe ou
à la cuisse et puis vous y donnerez; et
puis vous (se) vous frotterez avec
cette graisse, et vous voulez être tout
(re)guéri. »

Il n'alla seulement pas jusque là-
haut qu'il se fallut déjà couper de la
chair; il se frotta vite avec cette
graisse, et puis il fut (re)guéri.

19. Quand il fut là-haut, il ne sa-
vait quel chemin prendre. Il avait
toujours sa canne. Alors il commença
de voyager et de rouler à l'aven-
ture, sans savoir (là) où il allait.

Il alla tout droit choir sur ce châ-
teau où étaient les trois princesses.
Quand elles le virent, elles le recon-
nurent tout (comptant) de suite; et
puis les deux autres se sauvèrent, et
puis il (maria) épousa alors la plus
belle et la plus jeune des trois prin-
cesses.

20. Ils firent des noces, un repas
qu'il y avait [à] bouche que veux-tu,
panse que peux-tu, va chier aux quatre
coins de la chambre! Les porcs rôtis
courageaient par le village, le couteau
sur le dos, la moutarde sous la queue;
qui voulait en prenait.

¹⁰⁹⁾ Remarquer tous ces ẽ = *il*: impersonnel, *il*: Jean de l'Ours, et *il*:
l'oiseau. — ¹¹⁰⁾ Le mot *kō* = *coup* et *fois*. Notre patois n'a pas un corres-
pondant au vaudois: *yǎdzõ*. — On dit indifféremment: *ĩ kō* ou *ẽn fwǎ*.

— ¹¹¹⁾ Voir ci-dessus § 14: *ũtr lõ mũr*.

stũ k' m'ě rěkõtě sōsī ętě ā lě
tʒōjēn, ęvō ęn rōb d' pēpiē. lō fūā
s'ī prāñē, ę fōē ǫblidjīe d' sē sāvē ę
pōē d' ritē djēk lēvũ ęl ā.

Celui qui m'a raconté ceci était
à la cuisine, avec une robe de pa-
pier. Le feu s'y prit, il fut obligé
de se sauver et puis de courir jus-
que (là) où il est.

Pierre Caillet, né en 1827, à Alle (Ajoie).

(à suivre)

Die Sittenmandate im Wiler Stadtarchiv.

Von Gottfried Kessler in Wil.

Unter Mandat versteht man bekanntlich einen Regierungserlass, der polizeiliche Verfügungen, sowie Bestimmungen und Verordnungen für das öffentliche Leben zur Besserung der Sitten enthält. Solche Mandate wurden früher an den Rathäusern, Kirchentüren u. s. w. angeschlagen und durch die Pfarrer von den Kanzeln dem Volke vorgelesen. Am häufigsten waren Religions-, Sitten-, Kleider-, Bettel-, Pest-, Flur- und Münzmandate. Auch das Archiv in Wil (St. Gallen) weist eine Anzahl der verschiedensten Mandate aus der Zeit vom 16. bis 18. Jahrhundert auf. Es sind zum Teil äbtische Erlasse, die für sämtliche „hochfürstlich st. gallische Lande“ Geltung hatten, zum Teil Mandate des Stadtrats von Wil, die sich nur auf speziell wilische Verhältnisse beziehen. Schon Landammann Sailer (gest. 1870), der Geschichtschreiber Wils, schenkte diesen Mandaten, aus denen wir die Sitten und Gebräuche vergangener Zeiten kennen lernen, seine Aufmerksamkeit, indem er sie sichtete, zum grossen Teil registrierte und sich mit dem Gedanken trug, sie entweder auszugsweise als selbständige Arbeit zu veröffentlichen oder als „Sittenbilder“ in den zweiten Teil seiner „Chronik von Wil“ einzuflechten. Verschiedene Umstände, vor allem sein Wegzug von Wil, liessen ihn seinen Plan nicht zur Ausführung bringen (wie ja auch der zweite Teil seiner Wiler Chronik nie erschienen ist). Wir geben nun, unter Benützung der Sailer'schen Vorarbeiten, eine gedrängte Übersicht dieser Mandate, wobei wir die wichtigsten und interessantesten Stellen derselben wörtlich herausheben.

Die ältesten Erlasse sind, wie anderwärts, Religions- und Sitten-Mandate. Das erste derselben stammt aus dem Jahre 1505. Die darin enthaltenen und später zu be-